

Au sortir des faubourgs, la ligne de *Cette* traverse de nombreux jardins potagers qui alimentent le marché de Bordeaux ; des fossés sillonnent toute cette région et rappellent que le marais a régné longtemps dans cette partie de la plaine.

A *Bègles*, l'on pourrait voir quelques restes d'aqueduc romain, qui se retrouvent encore près de la station suivante, *Villenave*.

Bientôt les cultures maraîchères cèdent la place à la vigne, et non loin de Villenave-d'Ornon, se trouvent les vignes du *Pape Clément*. Clément V, avant de monter sur le trône pontifical, était archevêque de Bordeaux, et appartenait à une grande famille du pays de Goth. D'après une bulle du 12 décembre 1809, il donna ses vignes à Armand de Canteloup, son successeur au siège de Bordeaux, et elles ont été la propriété des archevêques jusqu'en 1792. Leur possesseur actuel a naguère intenté un procès à ses voisins, pour les empêcher d'appeler leurs vins, *vins du Pape Clément*, marque de valeur dans le commerce.

Saint-Médard-d'Egrans possède encore des traces d'une voie romaine qui allait de Bordeaux à Jérusalem, et dont les premières stations étaient *Stomates* (*Saint-Médard*), *Sirione* (*Cérons*), *Vasates* (*Bazas*), *Tres Arbres* (*Les Trois Arbres*), etc. L'on a trouvé au bord de la voie des tombeaux en marbre blanc, ornés de sculptures, et qui paraissent dater du III^e siècle.

L'on ne s'arrêterait guère à la station de *Saint-Médard*, si ce n'était le point d'où l'on peut aller visiter le château de la Brède, somptueuse demeure de Montesquieu.

Le château de la Brède mériterait la visite des archéologues, quand bien même il n'eût pas appartenu à Montesquieu. Un examen attentif, dit M. de Lamothe, permet de distinguer les parties suivantes : 1^o le château du XIII^e siècle,— dont l'existence est attestée par des titres,— formé seulement d'un donjon rectangulaire, délimité aujourd'hui par la pièce du premier étage, qui contient la bibliothèque; 2^o une chapelle du XV^e siècle, à l'extrémité sud de ce donjon, et dont la construction fut autorisée par une bulle du pape Boniface IX; 3^o une tour ronde, à machicoulis, faisant saillie extérieurement sur l'enceinte, et appartenant à la fin du XV^e siècle ou au commencement du XVI^e; 4^o des constructions élevées postérieurement, à des époques incertaines, entre la partie antérieure et le mur d'enceinte.

Nous emprunterons également à M. Joanne une excellente description de cette résidence du grand penseur.

L'ensemble des constructions, qui offre un aspect pittoresque, surtout quand on le regarde du côté du parc, à la droite de la porte d'entrée, forme un polygone à peu près régulier, ayant seize grands côtés et 37 mètres de diamètre ; il est complètement entouré de fossés remplis d'une eau claire et courante que lui versent les sources de la lande de Sesques, et dont la largeur varie de 14 à 35 mètres. Pour y entrer, il faut passer deux ponts-levis et traverser deux ouvrages avancés.

Fondé on ne sait à quelle époque, le château de la Brède passa au XII^e siècle en la possession de la famille de Lalande.

Cette résidence changea plusieurs fois de maîtres, et nous arriverons à celui qui nous intéresse plus particulièrement. Jean de Secondat, maître d'hôtel d'Henri II, roi de Navarre, acquit la terre de Montesquieu pour une somme de 10,000 livres, que Jeanne d'Albret lui donna en récompense de sa probité et de ses services. Henri IV érigea cette terre en baronie en faveur de Jacob de Secondat, son fils. Jean-Gaston de Secondat était président à mortier au parlement de Bordeaux; ce fut le père de Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, l'auteur de *l'Esprit-des-Lois*, qui naquit à la Brède le 18 janvier 1689.

Ces détails, disait d'Alembert dans son éloge de Montesquieu, paraîtront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe dont le nom a si peu besoin d'ancêtres; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sans elles.

Dans plusieurs de ses lettres, Montesquieu parle de son château de la Brède, qu'il transforma complètement.

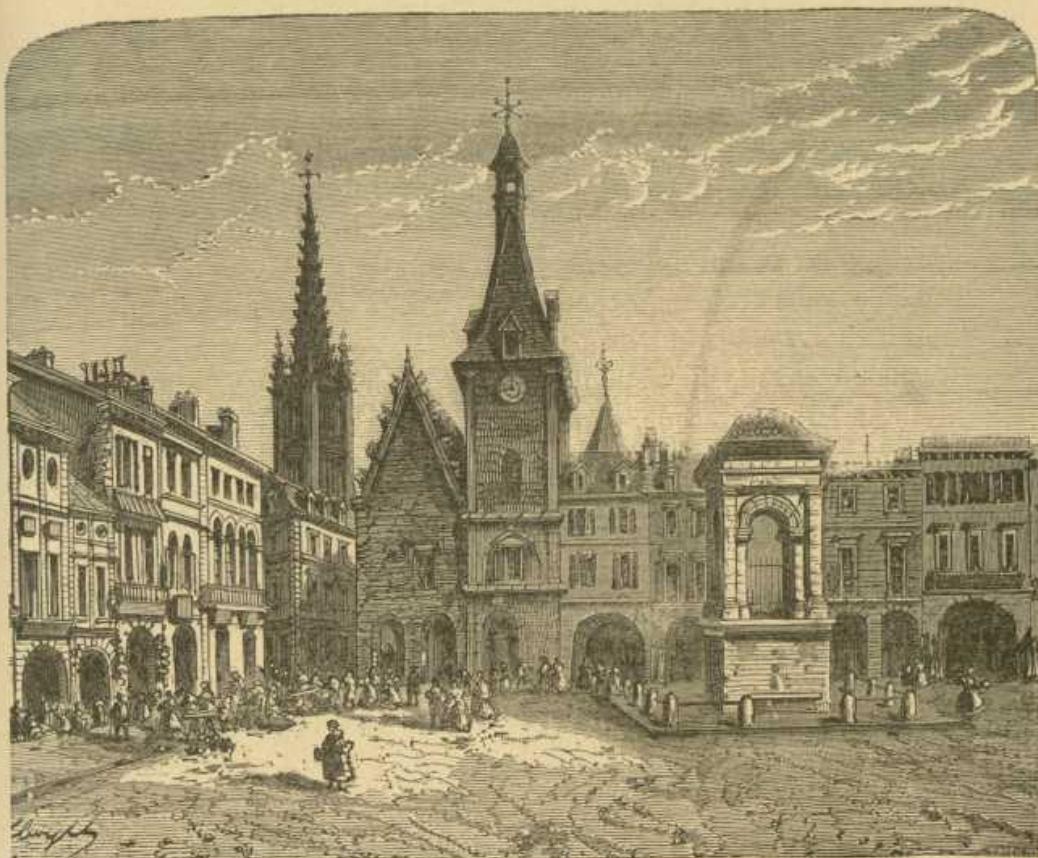
« J'ai reçu votre lettre à la Brède, écrivait-il à l'abbé Guasco, et où je voudrais bien que vous fussiez. Si vous voyiez l'état actuel où est la Brède à présent, je crois que vous en seriez content; vos conseils ont été suivis, et les changements que j'ai faits ont tout développé; c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. »

Dans une autre lettre, nous lisons encore : « Pourquoi ne viendriez-vous point voir vos amis et le château de la Brède, que j'ai si fort embellie depuis que vous ne l'avez vu? C'est le plus beau lieu champêtre que je connaisse. »

« Enfin, je jouis de nos prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté; vos prophéties sont vérifiées; le succès est de beaucoup au-delà de mon attente, et l'Éveillé dit : *Boudri bien qué moussu l'abbé de Guasco bis aco!* »

Il disait encore au même abbé :

« Vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerais de mon village de la Brède et de mon château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays.... Vous avez grand tort de n'avoir point passé par la Brède quand vous revintes d'Italie. Je puis dire que c'est à présent un des lieux les plus agréables qu'il y ait en France, au château près, tant la nature s'y trouve dans sa robe de chambre et au lever de son lit. »



Libourne.

L'abbé de Guasco explique dans une note ces mots, « au château près. »
« L'intérieur du château n'est effectivement pas agréable par la nature de sa construction ; mais Montesquieu en a fort embelli les dehors par des plantations qu'il y a faites. »

On entre au château de la Brède par un vestibule de style ogival, dont six colonnes en bois, sculptées en forme de tire-bouchons et récemment posées, soutiennent le plafond orné de fleurs de lis. Sur ce vestibule

s'ouvre, à gauche, le salon décoré de portraits de famille; la cheminée seule est ancienne.

De ce salon, on passe dans la pièce la plus intéressante du château : c'est, en effet, la chambre à coucher et le cabinet de travail de Montesquieu. Elle est restée meublée telle qu'elle était pendant la vie de l'immortel écrivain. Seulement, on a réparé tant bien que mal, les dégâts causés par des visiteurs indiscrets. On y voit encore le lit à colonnes et à damas vert dans lequel couchait Montesquieu ; les tables en bois, et fort simples, sur lesquelles il écrivait ; son fauteuil et son canapé en tapisserie jaune, son encrier en cuivre doré, sa cassette, son lavabo, la marque que son pied a laissée sur l'un des montants de la vaste cheminée en pierre peinte. Quelques portraits de famille, et un médaillon de bronze de l'auteur de *l'Esprit des Lois* décorent les murs, qui sont remarquables par leur épaisseur. Une seule fenêtre éclaire cette pièce un peu sombre, dans laquelle pénétreraient difficilement les bruits du dehors. De cette fenêtre, comme de toutes celles du château, on n'a qu'une vue très limitée sur les prairies et les massifs du parc.

On monte ensuite du vestibule par un escalier à vis, construit dans une tourelle, à la bibliothèque, (l'ancienne salle du conseil) vaste salle située au premier, et voûtée en berceau avec des planches peintes en rouge. Contre les murs et au milieu de cette salle, sont placées des armoires fermées et pleines de livres. Une énorme cheminée, de trois mètres environ d'ouverture, occupe l'une de ses extrémités. Des peintures à fresque assez grossières, mais fort anciennes, décorent le manteau de cette cheminée. Quelques écrivains ont cru y voir des scènes de la conquête de la Guyenne, mais on ignore ce qu'elles représentent.

A la suite de cette bibliothèque, attenante à l'extrémité sud, est une chapelle, postérieure au donjon, qui renferme la bibliothèque. Une bulle de Boniface IX, en date du 11 mars 1404, autorise Jean de Lalande, le propriétaire d'alors, à y faire célébrer l'office divin :

Montesquieu a écrit à la Brède la plus grande partie de *l'Esprit des lois*, et de son ouvrage sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Au contraire, les *Lettres Persanes* furent composées dans une autre résidence qu'il possédait à Raymond, tout près de Bordeaux.

Montesquieu, dès l'âge de vingt ans, pouvait déjà faire pressentir le philosophe illustre que l'Europe devait applaudir. Il sortait à peine des bancs de l'école, qu'il préparait les matériaux de *l'Esprit des lois*, par un extrait raisonné des énormes volumes qui composent le corps du droit civil.

Mais son premier ouvrage annonçait plutôt un observateur et un écrivain spirituel, qu'un profond philosophe, et cependant, sous une apparence frivole, ce livre si sérieux indique déjà la pensée de Montesquieu. L'œuvre entière du penseur de la Brède, que le présent ne satisfaisait pas, tend en effet à ménager, sans secousses violentes, l'avenir d'une sage liberté, en décriant les institutions qui entachaient l'autorité. Le véritable but de Montesquieu a été de déshonorer le despotisme en faisant voir quelle est sa nature et quelles sont ses œuvres, et d'inspirer le goût de la liberté politique. Les peuples qui ne savent pas la conquérir et qui ne savent pas la conservér, ne sont pas pour lui des nations, mais des troupeaux. Il voulait, sans aucun doute, que le genre humain fit valoir ses titres, longtemps perdus, et qu'il lui rendait, selon la belle expression de Voltaire. Il méprise la tyrannie, qu'elle vienne d'un seul, ou de la foule ; il n'aspire qu'à la liberté, n'a de respect que pour la justice.

Et cependant Montesquieu n'est pas révolutionnaire, il veut laisser au temps le soin de changer ces institutions, qu'il trouve mauvaises. « Si je pouvais, dit-il, faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois, qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. Si je pouvais faire que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels. — Je me croirais le plus heureux des mortels si je pouvais faire que les hommes se guérissent de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soi-même. C'est en cherchant à instruire les hommes, que l'on peut pratiquer cette vertu générale qui comprend l'amour de tous. L'homme, cet être si flexible, se pliant dans la société aux pensées et aux impressions des autres, est également capable de connaître sa propre nature lorsqu'on la lui montre, et d'en perdre jusqu'au sentiment lorsqu'on la lui dérobe. »

Malgré tout, l'on ne saurait oublier que Montesquieu a été le véritable précurseur de ce mouvement d'idées qui a fait la Révolution française ; sans doute, il aurait réprouvé nombre des idées de 89, et, le premier, il aurait combattu l'insurrection contre la royauté, mais il n'en est pas moins vrai que ses justes critiques, et plus encore peut-être ses pamphlets contre tout ce qu'il trouvait blâmable dans la société d'alors, ont conduit la monarchie à sa perte.

Les *Lettres persanes*, — une des premières œuvres de Montesquieu, — annonçaient déjà toute sa pensée. Sous le couvert d'une allusion transparente il flagelle sans ménagement la société française telle qu'il la voyait agir sous la Régence, et il dénonce avec vigueur ses scandales, son goût effréné de l'agiotage et du plaisir. Mesberk et Rica, les voyageurs persans, raillent sans pitié tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin dans cette France « où l'on enferme quelques fous pour faire croire que ceux que l'on laisse libres ne sont pas fous. » Peuple de France qui s'étonne de tout et ne réfléchit sur rien, qui se croit libre parce qu'il se moque de ses maîtres, qui n'a plus d'attachement qu'à tous ses plaisirs et à quelques préjugés, jouant en pleine sécurité sur un terrain miné de toutes parts, et sous un édifice qui menace ruine.

Montesquieu a mis dans ses *Lettres persanes* toute la fleur et aussi toutes les richesses de son esprit et, comme le dit si bien M. Villemain : Portraits satiriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes amenées par des saillies, contrastes inattendus, expressions fines et détournées ; langage familier, rapide et moqueur ; toutes les formes de l'esprit s'y montrent et s'y renouvellent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de la Motte ; la caillerie de Montesquieu est sentencieuse et maligne comme celle de la Bruyère, mais elle a plus de force et de hardiesse : Montesquieu se livre à la gaieté de son siècle ; il la partage pour mieux la peindre, et le style de son ouvrage est à la fois le trait le plus brillant et le plus vrai du tableau qu'il veut tracer. »

Malheureusement, les *Lettres persanes* laissent parfois percer un esprit d'incrédulité religieuse de mauvais goût, et l'on rencontre trop souvent de complets paradoxes en littérature, en morale, en politique, ce qui fait que dans les dernières années de sa vie, Montesquieu regardait cette œuvre comme un péché de jeunesse. Le succès des *Lettres persanes* ouvrit à son auteur les portes de l'Académie, et cependant il n'avait guère ménagé la docte assemblée. A la mort de Sacy, le traducteur de Pline, Montesquieu posa sa candidature au fauteuil devenu vacant. Mais le cardinal de Fleury, averti des plisanteries des Persans sur les dogmes et les ministres de la religion chrétienne, refusa son approbation. Montesquieu, paraît-il, aurait alors fait imprimer en quelques jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle il retrancha, adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal et par un ministre. Il porta lui-même l'ouvrage au cardinal de Fleury, qui ne lisait guère, mais qui parcourut cependant une partie du volume. Cet air de confiance, soutenu par quelques personnages

importants, et surtout par le maréchal d'Estrées, son ami, alors directeur de l'Académie Française, ramena, dit-on, le cardinal, et Montesquieu prit possession de son fauteuil le 24 janvier 1728.

Mais le grand ouvrage auquel Montesquieu a consacré la majeure partie de ses travaux, celui qui lui a donné sa place parmi les écrivains illustres de son siècle, est certainement celui des « *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. »

Tout au contraire *l'Esprit des lois*, de valeur moindre que le précédent, fut l'objet d'un immense travail, et l'on peut dire que la vie entière de Montesquieu fut consacrée à l'édition de cet ouvrage. Son dessein était de peindre les nations, aussi alla-t-il chez elles voir et étudier par lui-même les diverses contrées de l'Europe. A la suite de ses voyages, il résumait ainsi le caractère de chacun des peuples qu'il avait visités : pour lui, l'Allemagne était faite pour y voyager,

L'Italie pour y séjourner,
L'Angleterre pour y penser,
Et la France pour y vivre.

Dans les *Considérations*, l'illustre écrivain trouve la cause de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie, dans la sévérité de la discipline militaire, dans le principe de ne jamais traiter la paix qu'après la victoire. Il trouve, au contraire, les causes de leur décadence dans l'agrandissement excessif de l'état, dans le droit de bourgeoisie prodigué à trop de nations, dans la corruption introduite par le luxe de l'Orient, enfin dans cette suite de monstres hideux qui régnerent presque sans interruption, de Tibère à Constantin. La ruine de l'immense édifice de l'empire Romain fut achevée par la violence des querelles du cirque, la révolution du palais, qui aboutit au déclin de l'Empire, qui finit « comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau quand il se perd dans l'Océan. »

Montesquieu, dans ses *Considérations*, a le plus souvent pris le contre-pied de son illustre devancier Bossuet : c'est ainsi qu'Attila lui paraît un grand homme et Charlemagne un tyran. Le paradoxe qui règne en maître dans les *Lettres persanes*, se fait trop souvent jour dans ses appréciations, et il n'est pas toujours un guide sûr dans les questions de morale et même de goût. Mais l'édition même des *Considérations* est faite de main de maître, son style est digne de Tacite, et l'on peut dire de lui comme de l'historien de l'antiquité : il abrège tout, parce qu'il voit tout.

Voltaire, avec son esprit mordant, disait de *l'Esprit des lois*, « c'est de l'esprit sur les lois » appréciation sévère, injuste même, car on pourrait

appeler bien plus justement l'esprit des lois « le code du droit des nations » et son auteur le « législateur du genre humain. »

Cet ouvrage, dit l'auteur lui-même, a pour objet les lois, les coutumes et les divers usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, qu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions; qu'il examine celles qui conviennent le plus à la société et à chaque société; qu'il en cherche l'origine, qu'il en découvre les causes physiques et morales, qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes, et celles qui n'en ont aucun; que de deux pratiques pernicieuses, il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins; qu'il discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre.

C'est dans ce livre qu'ont été formulés ces deux axiomes sur lesquels repose la société moderne. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent. La liberté ne se trouve que dans les États modérés; et il explique cet axiome en disant que les États auxquels il fait allusion sont ceux où les trois puissances législative, exécutive et judiciaire sont nettement séparées.

La conclusion, que l'auteur ne formule pas, mais qui découle de l'ouvrage tout entier, est celle-ci : L'idéal d'un bon gouvernement est le régime monarchique constitutionnel, analogue à celui qui se pratique chez les Anglais.

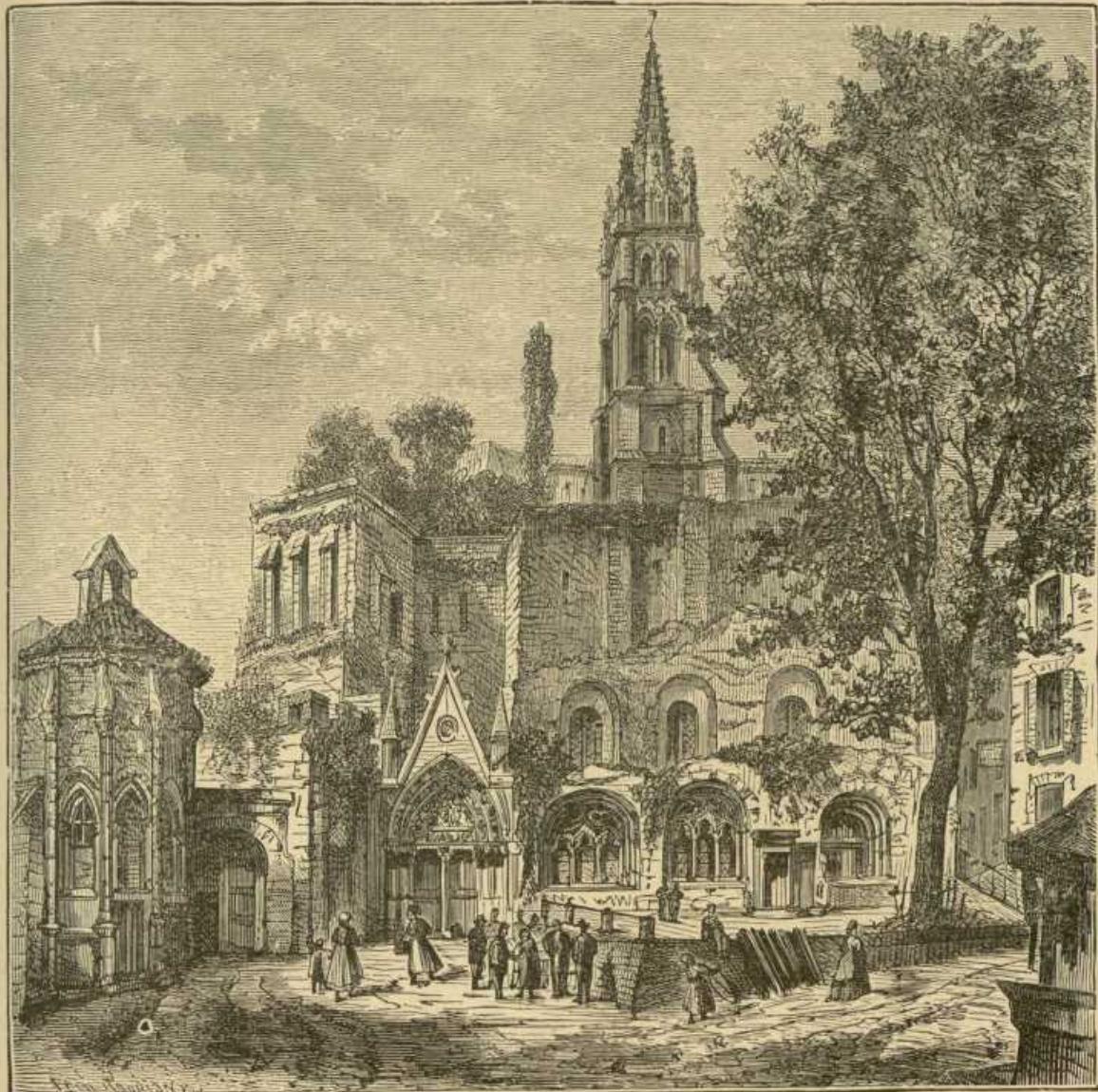
L'apparition de l'*Esprit des Lois* eut un immense retentissement, non seulement en France, mais aussi chez les nations voisines; les idées nouvelles, le libéralisme de Montesquieu, frappèrent tous les esprits. En Angleterre surtout, l'enthousiasme fut porté à son comble, et une médaille fut frappée en son honneur.

Mais les critiques ne manquèrent pas aussi, et la Sorbonne trouva à redire à certains chapitres de l'*Esprit des Lois*; cependant à l'intervention de Madame de Pompadour, l'ouvrage ne fut pas censuré, et le livre des critiques, rédigé par M. Despin, fut brûlé avant d'avoir été distribué.

Le président de Montesquieu parla et agit, dans les dernières années de sa vie, comme chrétien et philosophe : j'ai toujours respecté la religion, écrivait-il alors; cela était vrai dans les actes de sa vie, mais tout au moins contestable dans trop de passages de ses écrits.

La morale de l'Evangile, disait-il encore, est le plus beau présent que Dieu put faire aux hommes.

Aussi au moment de sa mort, arrivée en 1755, venait-il de terminer les corrections aux *Lettres persanes*, où tout ce qui atteignait la religion se trouva supprimé.



Saint-Émilion.

Considéré au point de vue de l'homme, Montesquieu fut véritablement un sage et sa vie un modèle à suivre, et il pouvait avec juste raison, dire chaque jour : « Je m'éveille en revoyant la lumière avec une joie inef-fable. »

La solitude était pleine de charmes pour lui, et c'est là où il ramassait les forces de son esprit dans une méditation féconde.

Il était, dit d'Alembert, dans ses éloges des Académiciens, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales; sa conversation légère, agréable et instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, point de satire; personne ne racontait mieux et sans apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que plus aimable; il en sortait toujours par quelque trait inattendu. Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait pas d'être oublié: quoiqu'il vécût parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y trouver sa philosophie, ses livres et son repos.

Citons enfin une de ses reparties: Quelqu'un lui contait un trait difficile à croire, et que Montesquieu affectait de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de son auditeur, protestait de sa véracité. Enfin, il s'écria, pour dernier argument: Je vous donne ma tête, si..... « J'accepte le présent, interrompit Montesquieu, les petits cadeaux entretiennent l'amitié! »

A *Beautiran*, la voie commence à se rapprocher de la Garonne, et à *Portets* elle rejoint le fleuve, qu'elle ne quittera plus jusqu'à Toulouse.

Sur la rive droite, au milieu de nombreuses villas, qui n'ont cessé d'accompagner le voyageur depuis son départ de Bordeaux, l'on aperçoit les ruines imposantes du château de *Langoiran*. Le pape Clément V remplaça les constructions peu importantes de l'ancien château par un superbe manoir; mais il a été en grande partie détruit pendant les guerres de religion; les restes qui subsistent encore sont d'un effet imposant. L'église romane du village a été classée parmi les monuments historiques, et il en est de même des ruines du château.

Nous pourrions encore citer dans les environs, *Castelmauron des Arbanals* qui fut mis en ruine par le duc d'Épernon, les *Rions*, qui conserve quelques débris de son ancien château-fort.

Cérons nous arrêtera plus longtemps, et le château de Cadillac mérite une visite. Cette ancienne résidence du duc d'Épernon, dont nous avons eu déjà maintes occasions de parler, est située sur la rive droite de la Garonne, et un pont suspendu la relie à *Cérons*.

Les remparts de Cadillac subsistent encore dans une grande partie de leur étendue, et l'on pénètre dans la ville par une porte ogivale du XIV^e siècle, la porte de la mer. Les anciens fossés ont été comblés et forment aujourd'hui de belles promenades.

Une seconde porte, opposée à la porte de la marine, donne encore accès dans la ville tout à côté de la chapelle du duc d'Épernon, aujourd'hui église paroissiale classée comme monument historique. L'on pourra voir dans l'intérieur de ce monument, une tribune ornée de charmantes sculptures, et à droite, près de l'autel, une petite chapelle dans le style grec, destinée à contenir le mausolée du duc d'Épernon. Ce mausolée supportait les statues du duc et de la duchesse, et une Renommée en bronze planait au-dessus. La révolution a détruit ce monument, et, seule, la Renommée subsiste encore; elle est placée dans le Musée du Louvre.

En face de l'église s'élève le château, qui sert aujourd'hui de maison de détention pour les femmes; il fut commencé en 1598 par le duc d'Épernon, l'un des mignons d'Henri III, gouverneur général de la Guyenne, qui dépensa plus de deux millions à sa construction.

Pendant la Révolution, il fut affreusement saccagé, et en 1816 il était question d'achever sa démolition, lorsque le comte de Tournon, préfet de la Gironde, en proposa l'acquisition par l'État, seul moyen de le préserver d'une destruction complète.

Malheureusement, les architectes chargés de l'approprier au service des prisons, n'eurent aucun souci de lui conserver sa physionomie principale, et ils élevèrent d'affreux bâtiments pour y loger les services; il aurait été facile, cependant, de conserver au château son aspect monumental tout en le transformant en prison. Mais, à cette époque, il semble que le mauvais goût était une sorte de nécessité, de protestation contre les choses du vieux temps, et détruire ou tout au moins rendre méconnaissables les édifices anciens, semblait une œuvre populaire aux architectes de cette époque.

L'intérieur du château n'a conservé de ses brillantes décosations que de belles cheminées sculptées par Girardon. La plus curieuse, celle que l'on désigne sous le nom de *cheminée de la Victoire*, se trouvait dans la chambre à coucher de la duchesse. Dans un demi cintre, la statue de la victoire, les ailes déployées, est assise sous un faisceau d'armes et de drapeaux. Au-dessus du cintre sont couchées deux femmes, soutenant un écusson. Sur le manteau et de chaque côté se dressent deux statues; à droite un homme, le pied sur un globe, un lion derrière lui, personnifie la force ou la guerre; à gauche, une femme tenant à la main une corne

d'abondance, d'où s'échappent des fleurs et des fruits, personnifie l'abondance ou la paix. Un cadre à l'ornementation splendide, et flanqué de deux amours, occupe le centre du panneau, mais la toile qu'il renfermait n'existe plus aujourd'hui. Le tout est couronné par une corniche surmontée par un écu de la ville avec cette légende : *manet ultima cælo*; sur le fronton s'allongent deux femmes couchées et deux amours sont assis sur les côtés fuyants de la corniche.

Cette pièce sert aujourd'hui de dortoir, tandis que l'ancienne salle des gardes sert de chapelle pour les détenues.

La maison centrale de Cadillac peut contenir 350 détenues.

« La plupart de ces malheureuses, dit Jouannet, sont mieux nourries qu'elles ne le furent jamais chez elles; cela explique même plusieurs récidives. Elles se lèvent avec le jour, en toute saison, et se rendent immédiatement à la prière et au travail; les veillées d'hiver durent jusqu'à 8 heures. De 9 à 10 heures du matin, et de 3 à 4 heures du soir, elles sont conduites au réfectoire et au préau, cour assez spacieuse, plantée de tilleuls, garnie de bancs et de deux grands auvents: c'est là qu'elles prennent l'air, se reposent où se promènent en ordre et en silence, toute conversation étant interdite sous des peines sévères. »

A quelques kilomètres de Cadillac, la ligne ferrée passe tout à côté de *Loupiac*, qui possède une fort curieuse église romane du XI^e siècle, tout récemment restaurée.

Les coteaux qui dominent la rive droite sont composés d'immenses bancs d'huîtres fossiles dans lesquels sont creusées des caves profondes. Elles servent à conserver les vins récoltés dans la région, et qui sont connus sous le nom général de vins de Barsac. Ces vins (d'après V. Rendu,) ont beaucoup de corps, de spiritueux et de bouquet; ils sont plus capiteux que le sauterne; ils s'en distinguent aussi par une sève plus vive et par leur couleur plus ou moins ambrée. Le *Château-Gontet* passe avec raison pour le premier vin du territoire de Barsac.

A *Preignac* existent encore quelques restes du château de *Lauvignac*, ancienne maison de plaisance de Léonce I^r, archevêque de Bordeaux au VI^e siècle. Cette villa a été chantée par le poète Fortunat, qui célèbre « ce beau pays, les mœurs douces de ses habitants et les flots impétueux de la Garonne, dont les eaux répandent la fertilité et l'abondance sur ses rivages aimés des cieux. »

Langon est le point le plus extrême où se fait sentir la marée, et le

remous du 14 septembre y produit des tourbillonnements dangereux pour la navigation. Là également cesse la région des Landes, et les derniers pins, les derniers sables, ne dépassent pas le territoire de Langon.

Dès le IV^e siècle Langan, appelée Alingo par les Romains, nous dit M. Guilbert, était un port très fréquenté et la station ordinaire des bâques romaines et gallo-romaines qui descendaient à Bordeaux des plateaux Cadurques, du pays des Tolosates et des villes baignées par l'Egiricis. Le poète Sidonius se plut, en son temps, à laisser à la postérité l'éloge des charmes qu'il offrait aux voyageurs du V^e siècle. En vain, selon son témoignage, on leur envoyait de Burdigala des maisons navales ornées de tentes, les patriciens de Novempopulanie oublyaient, pour les coquillages et surtout pour les lamproies de Langon, les piliers de Tutèle et les délices du cirque de Galien ; les lamproies romaines jouissaient, il est vrai, d'une si grande réputation que, 600 ans plus tard, les bons chanoines vendaient la seigneurie de la ville pour douze de ces poissons, donnés tous les ans le jour des Rameaux.

Saccagée par les Normands au IX^e siècle, Langon porta une partie du poids des guerres anglaises. Vassaux du comte d'Armagnac, ses habitants penchaient vers la France. En 1215, 1294 et 1344, ils ouvrirent leurs portes aux Français. Vers la fin de la lutte cependant, la seigneurie de la ville étant tombée dans la maison de Grailly, dévouée de cœur à l'Angleterre, les Langonais parurent mieux disposés en faveur de leur roi d'outre-mer, ce qui ne les empêcha pas de devancer la défaite de Talbot, en appelant dans leurs murs, après la journée de Castillon, l'énergique champion des lis, le comte d'Armagnac, leur seigneur.

Plus qu'aucune autre ville de la Guyenne, Langon fut, à cause de sa position, ravagée par l'ouragan des guerres civiles de la Réforme et de la Fronde. De 1562 à 1649, protestants et catholiques se succédèrent quatre fois dans ses murs, le fer et le feu à la main ; Montgomery après Landale en 1560 ; les Frondeurs bordelais après Montgomery, en 1649 ; après les Frondeurs de Bordeaux, le prince de Conti, qui faillit ruiner la ville en 1651, et qui en chassa les habitants ; et enfin, après Conti, d'Épernon.

A différentes reprises, on a rencontré, sur l'emplacement de Langon, des débris de constructions romaines, des médailles qui rappellent l'importance du port primitif.

L'église de Langon est un composé de parties des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, et son clocher moderne est une imitation, réduite dans ses dimensions, du clocher de la cathédrale de Chartres.

Jusqu'en 1831, Langon ne possédait qu'un bac pour la traversée de la Garonne, et ce passage était souvent dangereux : mais, à cette date, un pont suspendu vint porter remède à ce fâcheux état de choses. La voie ferrée traverse également la Garonne en ce point, pour se rapprocher des coteaux qui longent la rive droite du fleuve.

De Langon se détache un embranchement qui se dirige vers *Bazas* et vers *Sore*, petites villes du département des Landes.

La voie traverse, au sortir de Langon, ce que l'on désigne sous le nom de petites Landes, plantées de pins, de chênes-lièges et bientôt de vignes, que le sable préserve des atteintes du phylloxéra.

Au niveau du petit village de *Mazères* on peut visiter les ruines du château de *Roquetaillade*, appelé dans le moyen-âge *rupes saissæ*. Ce château, bâti au commencement du XIV^e siècle par le cardinal de Lamothe, a passé dans plusieurs familles de la noblesse bordelaise.

Deux enceintes ont successivement entouré le château ; aujourd'hui, il reste encore de vastes constructions, ceintes de fossés et défendues par six tours, dont quatre aux angles et deux de chaque côté de la porte d'entrée. Au milieu s'élève, à 35 mètres de hauteur, un donjon carré de huit mètres de côté, crénelé comme les tours, et percé sur la face occidentale de trois ouvertures de diverses époques, qui éclairent les trois étages de l'intérieur. Tout cet ensemble offre un aspect imposant, et n'a subi que d'insignifiantes dégradations ; l'on remarque encore, dans la grande salle, une belle cheminée ornée de statues, d'écussons, de marbres et de sculptures.

A *Villandraut*, la voie se bifurque, une branche se dirige vers *Bazas*, l'autre vers *Sore*.

Le château de *Villaudrant*, sans avoir l'importance de celui de Roquetaillade, forme encore un rectangle de 76 mètres de long sur 72 mètres de large ; un fossé profond l'entoure tout entier. A chaque angle s'élève une tour de 40 mètres de haut et de 12 mètres de diamètre ; deux autres tours moins élevées défendent la porte d'entrée. A l'intérieur, il n'existe plus que des ruines.

Au commencement du XIII^e siècle, un cadet de Biscaye, don Alonso Lopez, venu de France à la suite de Blanche de Castille, se fixa à Villaudrant, et fit bâtir un château situé à côté de l'église. Mais la châtellenie de Villaudrant étant passée dans la famille de Goth, le pape Clément V, Bertrand de Goth, trouva l'ancien château insuffisant et fit construire l'énorme forteresse dont nous venons de décrire les restes.

Bazas est certainement la ville la plus curieuse du département de la Gironde, et les archéologues trouveraient difficilement dans la contrée un ensemble aussi complet de monuments intéressants.

Bazas existait déjà lors de la conquête romaine, c'était une ville gauloise importante, capitale de la tribu des *Vocates*. Pendant la période gallo-romaine, elle devint une des cités principales de la Novempopulanie. Elle devait cet avantage à sa position naturelle et aux défenses élevées par ses habitants *oppidum et natura loci et manu munitum*, dit César ; les noms des faubourgs de Pallas et du quartier de Font-des-Pa rappellent cette époque reculée.

Tous les peuples barbares saccagèrent *Bazas* dans leurs incursions ; les guerres anglaises, et plus tard les guerres religieuses ensanglantèrent mainte fois la ville.

Aujourd'hui, *Bazas* se contente d'être l'entrepôt de cette région des petites landes, dont l'importance agricole s'accroît tous les jours.

Les murailles datent du XV^e siècle, et l'enceinte fortifiée existe encore presqu'en entier au Nord, à l'Est et au Sud ; mais il ne reste qu'une seule porte, la porte Gisquet.

« Le coin S.-E. de la terrasse de l'ancien archevêché a conservé, dit M. des Moulins, une lourde et massive échauguette, à base taillée en retrait, et qui fait un excellent effet quand on l'entrevoit des allées de Tournon, qui sont à ses pieds, presque perdues dans le feuillage. Cette belle promenade longe la base des murs, dont deux rampes rapides franchissent l'escarpement et conduisent dans l'intérieur de la ville ; l'une d'elles aboutit à la Brèche ; passage ainsi nommé de l'entrée que se firent les Huguenots pour pénétrer dans la place, pendant la nuit de Noël de l'année 1561. Il n'y a pas de portes de ce côté ; il ne devait pas y en avoir ; l'escarpement des rochers défendait la ville, et la porte Saint-Martin, qui formait sa sortie S.-O., près du ruisseau, a été entièrement démolie dans le siècle dernier. La place de cette porte est occupée par la route de Bayonne, et c'est de là que partent les allées de Tournon, qui vont rejoindre la route d'Auch à l'angle de la ville. En suivant ce parcours, on a, à droite, le vallon de Beuve ; à gauche les murs, dont les ondulations rampent comme le corps d'un serpent, sur la crête des rochers. Au-dessus des murs, des terrasses et des restes de tours, apparaissent les maisons, semblables à des chèvres capricieuses, groupées irrégulièrement et formant l'ensemble le plus pittoresque. L'abside de la cathédrale s'avance obliquement jusqu'au bord de l'escarpement, sentinelle auguste qui semble toujours garder la ville ; elle excita la rage des dévastateurs

de tous les siècles, et c'est au plus près d'elle que ceux du XVI^e escaladèrent les murs pour arriver plus vite à la frapper.



Château de la Brède.

» La porte *Taillade*, qui n'existe plus, fermait la ville à sa pointe orientale, d'où part la route d'Auch, entre deux rangs de peupliers magnifi-

ques, pour se perdre dans les vallons réunis de Beauve et de Saint-Vincent. Une tradition populaire, abusant du nom tout moderne de cette porte, veut que les soldats de Crassus aient pénétré par là dans l'enceinte gauloise : mais ils durent entrer par la Targure, au côté opposé de la ville, là où l'accès en était moins défendu par la nature. »

En contournant la pointe Est, on commence à longer la face Nord des murailles, et l'on arrive ainsi à rejoindre la grande route de Bordeaux, à l'angle N.-O. de la ville, là où l'on reconnaissait encore, il y a peu d'années, quelques traces d'une tour romaine. Un escarpement se termine à la porte Gisquet, dont l'arc surbaissé, cachant des coulisses de herses, et caché lui-même entre deux grosses tours sans caractère, semble accuser le XV^e siècle. Plus loin, un vieux mur paraît au contraire remonter au X^e. Enfin, entre cette vieille fortification et la porte Gisquet, s'élève un alignement de maisons de diverses époques, aussi remarquables par leur silhouette générale que par l'aspect singulier de leurs balcons en bois, en pierre et en fer.

La grande place de Bazas offre une physionomie des plus originales, avec ses maisons à arcades ogivales, plus larges et plus basses qu'à l'ordinaire. Deux surtout sont remarquables : les maisons Pierron et Andrault ; elles appartiennent l'une et l'autre à cette dernière période du XVI^e siècle, qui précède la Renaissance.

La cathédrale de Bazas est de toutes les églises du Midi, celle qui a le mieux conservé sa riche ornementation ; sa construction remonte à 1233, et elle fut édifiée par l'évêque Arnaud, de Paris ; mais la décoration extérieure n'a été terminée qu'en 1635, grâce aux libéralités de l'évêque Arnaud de Pontac. Malheureusement, au XVIII^e siècle, l'évêque Mongin fit remplacer par une déplorable construction le pignon de la façade occidentale, détruit par la foudre en 1760.

Le portail occidental est surtout intéressant à étudier dans ses riches détails.

Bien des niches sont vides aujourd'hui, et cependant l'on peut compter encore 290 statues sur cette magnifique façade. Le pilier de la porte centrale portait une statue de saint Jean — aujourd'hui disparue — patron de l'église. Le tympan se compose de 5 tableaux accolés, et qui représentent la naissance de saint Jean, sa mort et le festin d'Hérode, la résurrection des morts, la séparation des bons et des méchants au Jugement dernier, enfin le ciel. Dans les voussures qui encadrent chacun de ces tableaux sont figurés des confesseurs (20), des martyrs (18), des prophètes (16), des anges (26).

Le portail de la Vierge, placé du côté de l'épître, représente les divers épisodes de la vie de la mère de Dieu, et son couronnement occupe le tympan. Le portail de saint Pierre, du côté de l'évangile, porte également un tympan divisé en trois bandes sur lesquelles sont figurées des scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul ; tandis que dans les voussures le sculpteur a représenté la Création du monde, l'histoire d'Adam et d'Ève, celle de Caïn et d'Abel, etc.

L'intérieur de la cathédrale qui, selon Louis XIV, ressemble à un beau vaisseau renversé sur ses fuseaux, se compose d'une nef principale et de deux bas-côtés, qui se prolongent autour du sanctuaire.

On remarquera surtout, près de la porte, un bénitier dans les eaux duquel la voûte de l'église se réfléchit dans toute son étendue.

Bazas possède encore une autre église, Notre-Dame-du-Mercantil, abandonnée aujourd'hui, mais dans laquelle on remarquera six fenêtres d'une admirable beauté.

Nous reviendrons à Villaudrant pour prendre la ligne qui va nous conduire à Sore.

Nous aurons à nous arrêter, tout d'abord, à *Myeste*, pour visiter une autre église remarquable bâtie au XVI^e siècle par le pape Clément V, dont elle conserve le tombeau. Celui-ci était autrefois placé au milieu du sanctuaire, et a été relégué dans un redan, contre le mur du midi. La statue, qui est couchée sur le tombeau, a été mutilée pendant la Révolution ; dans ces derniers temps, la tête, qui avait été enlevée, a été rajustée, mais sans aucun soin. En 1805, le tombeau a été ouvert et l'on a constaté que les restes de Clément V étaient encore intacts.

Saint-Symphorien possède encore une des rares croix de cimetière que l'on rencontre dans la Gironde.

Au-delà, le chemin de fer franchit les limites du département, pour s'arrêter bientôt à *Sore*, chef-lieu de canton dépendant de l'arrondissement de Mont-de-Marsan. La ville haute est bâtie sur l'emplacement d'une station romaine, et l'enceinte fortifiée, élevée au moyen-âge, subsiste encore. Le bourg est distant de la ville haute de près d'un kilomètre : c'est la ville moderne, bâtie dans la plaine après les guerres de religion.

Sore possède une fontaine miraculeuse qui avait le don de rendre aux nourrices leur lait disparu.

Nous revenons à Langon reprendre la voie principale que nous avons abandonnée un instant pour visiter Bazas et Sore.

A 3 kilomètres de Langon, la locomotive s'arrête devant la station de Saint-Macaire et de Verdelais.

Saint-Macaire est une de ces curieuses villes fortifiées que nous avons déjà souvent rencontrées sur notre route, et, comme à Bazas, comme à Sore, ses murs existent encore, et leur conservation est assurée, car ils ont été classés parmi les monuments historiques.

Comme toujours, Saint-Macaire a été précédé par une station romaine, qui portait le nom de *Ligena*, si l'on en croit la légende qui entoure les armes de la cité : *Urbs sancta Macary olim Ligena*.

Les trois enceintes sont en partie debout : la première, date du XII^e siècle, mais elle fut étendue de droite et de gauche au commencement du XIV^e siècle, pour englober les faubourgs de Turon et de Rendesse. Une seule porte subsiste : c'est l'ancienne porte de l'Hôtel-de-Ville, appelée *porte de Cadillac*. Elle est ouverte dans une tour carrée, surmontée de machicoulis, et en avant, un moucharaby supporté par dix consoles à retraits, règne sur toute la façade ; enfin, un toit aigu couronne le tout.

La *Porte Turon* appartenait à la seconde enceinte, elle est encore aujourd'hui flanquée de droite et de gauche par de vieilles maisons du XIV^e siècle.

La troisième enceinte conserve également une porte appelée de *Damas*, du nom d'un propriétaire voisin.

Du côté de la rivière, il n'y avait que des poternes ou des portes dérobées ; de ce côté, le rempart existe toujours et forme une promenade des plus pittoresques. Les murs, appuyés de solides contreforts et hauts de 10 mètres en quelques points, ont été bâties sur le bord d'un escarpement rocheux, dont ils suivent toutes les sinuosités.

L'on ne connaît pas bien l'histoire des commencements de Saint-Macaire ; au XI^e siècle, une abbaye de bénédictins vint s'établir en ce lieu. Saint-Macaire fut assiégée nombre de fois pendant la guerre de Cent ans, et elle fut aussi ravagée par le duc d'Epernon, lors de la Fronde.

L'église *Saint-Sauveur* est une des plus grandes du département de la Gironde : elle a la forme d'une croix latine, dont les trois branches supérieures forment chacune un polygone de onze faces. La façade est un des plus beaux spécimens du style ogival primitif du Midi. Le portail est couronné par un dais fort riche, surmonté de deux frontons qui forment un double étage de décos. Les sculptures du tympan représentent le Christ bénissant, au milieu des anges, de la Vierge, de saint Jean et des douze apôtres. A droite et à gauche, dans les arcatures, sont

les vierges sages et les vierges folles. Les vantaux de la porte sont renforcés de ferrures des plus remarquables. L'aspect de l'intérieur, dit M. Drouyn, est imposant ; on est frappé de la longueur de la nef, de la hauteur des voûtes, de la majestueuse simplicité de l'architecture, et surtout de l'aspect étrange et solennel des peintures du chœur. Ces peintures représentent des scènes de l'apocalypse, le Jugement dernier, la légende de saint Jean l'Evangéliste, l'Annonciation, l'Assomption, les quatre évangélistes, et les légendes de sainte Catherine et de saint Jacques le Majeur. Malheureusement, ces curieuses peintures du XIII^e siècle ont été maladroitement restaurées en 1825.

Saint-Macaire possède aussi quelques vieilles maisons du XIV^e siècle.

Notre-Dame de Verdelaïs (*Verda laye*, forêt verte), attire chaque année de nombreux pèlerins. Cette chapelle, fondée au XII^e siècle par le comte de Bérangère, pour abriter une image miraculeuse de la Vierge, fut détruite en 1377, et les religieux qui la desservait l'avaient abandonnée après avoir caché la statue. Elle fut plus tard restaurée par la comtesse de Foix, qui retrouva miraculeusement l'image vénérée. Mais en 1562, les huguenots la saccagèrent de nouveau, et jetèrent dans les flammes la statue, que le feu respecta. Cachée alors dans un vieux tronc d'arbre, elle fut retrouvée, en 1605, par un bœuf, qui se mit à l'adorer à genoux en poussant des mugissements.

La chapelle, réédifiée plusieurs fois, avait été vendue à la Révolution comme bien national, et rachetée en 1821 par M. d'Avrian.

L'église, reconstruite dans ces derniers temps, contient encore l'antique statue de la Vierge ; mais aujourd'hui elle porte la couronne d'or accordée par un bref pontifical du 24 mai 1855. Cette couronne n'a été envoyée par le souverain pontife qu'aux plus célèbres madones de l'univers.

Deux fêtes attirent surtout les pèlerins à Notre-Dame de Verdelaïs : le 15 août et le 8 septembre.

Caudrot ne nous arrêtera guère, ainsi que le château de *Castels*, qui fut démolî en 1719 par ordre du Parlement, comme étant un lieu de refuge pour les protestants.

Casseuil, que l'on rencontre un peu plus loin, ne serait autre que *Cassinogilum*, point où Charlemagne réunit une nombreuse armée, lorsqu'il se rendit en Espagne pour combattre le roi de Cordoue, Abdérame. Après avoir célébré avec pompe les fêtes de Pâques, il partit pour son expédition, en divisant son armée en deux corps : l'un passa par le pays Toulou-

sain et le Roussillon, l'autre par la Gascogne et la Navarre. Pendant cette expédition, *Hildegarde*, son épouse, donna le jour, dans le palais de Casseuil, à deux jumeaux, dont l'un fut Louis le Débonnaire.

Mais les habitants de la station voisine, *Gironde*, prétendent, eux aussi, posséder le château de Charlemagne, et montrent, à leur tour, les ruines du château de Casseuil.

La Réole est une petite ville de 4,000 habitants, agréablement placée sur une éminence dont la Garonne baigne les pieds, et que trois enceintes fortifiées défendaient des attaques de l'ennemi. Ces murs démantelés sont encore imposants par leur masse, et devaient former un abri invulnérable avant la découverte de l'artillerie.

Au VII^e siècle, un premier monastère fut bâti sur le monticule de La Réole, détruit par les Normands en 847, et reconstruit en 977 par le duc de Gascogne, Guilhem Sanche. Le monastère fut alors placé sous la règle de saint Benoît *regula*, d'où son nom de La Réole. Mais les moines de La Réole respectèrent si peu la *regula*, la discipline se relâcha à tel point, que, dans une révolte, les moines massacrèrent l'abbé Abbon, qui osait leur faire des remontrances. Le couvent continua cependant à exister jusqu'en 1577, époque à laquelle les protestants le détruisirent de fond en comble.

Les Anglais s'emparèrent de La Réole en 1186, et construisirent en dehors de l'enceinte fortifiée un château flanqué de quatre tours, que les gens du pays appellèrent bientôt les *quatre sos*, les quatre sœurs. Il existe encore une de ces tours haute de 26 mètres.

En 1345, La Réole fut assiégée par Henri de Lancastre *dextroitemen*t et *fortement*, nous dit Froissard dans ses Chroniques. La ville résista pendant neuf semaines à des attaques incessantes, mais elle fut obligée de capituler ; le chevalier Agos des Baix, qui commandait la place, ne voulut pas se rendre et s'enferma avec la garnison dans le château ; mais les Anglais ayant miné les fondations de ses fortifications, Agos fut obligé, à son tour, d'ouvrir les portes de la forteresse, cependant il obtint la vie sauve pour lui et ses compagnons.

La Réole possède encore quelques vieilles maisons fort curieuses : l'une d'elles porte le nom singulier de la Synagogue. « Cette maison, dit M. Léon Drouyn, bâtie en pierres dures très bien appareillées, se fait remarquer par le petit nombre de ses ouvertures extérieures et leur peu de largeur, surtout dans le bas. Quel était son usage ? appartenait-elle à la ville ou à un particulier ? Le monument est muet à son égard ; seule-

ment, rien n'indique qu'il ait servi à un usage religieux. Quant à savoir s'il a été une synagogue, ce n'est pas admissible. On lui a donné ce nom parce que près de là se trouvait la rue des Juifs. »

On peut encore visiter l'ancien hôtel-de-ville, la maison appelée l'Ecurie du roi, et plusieurs maisons en bois, les unes en encorbellement sur la rue, les autres portées par des pilastres sculptés. Elles sont ornées de pignons aigus et de médaillons en demi-relief.

Enfin, les archives de La Réole sont riches en documents historiques du plus haut intérêt.

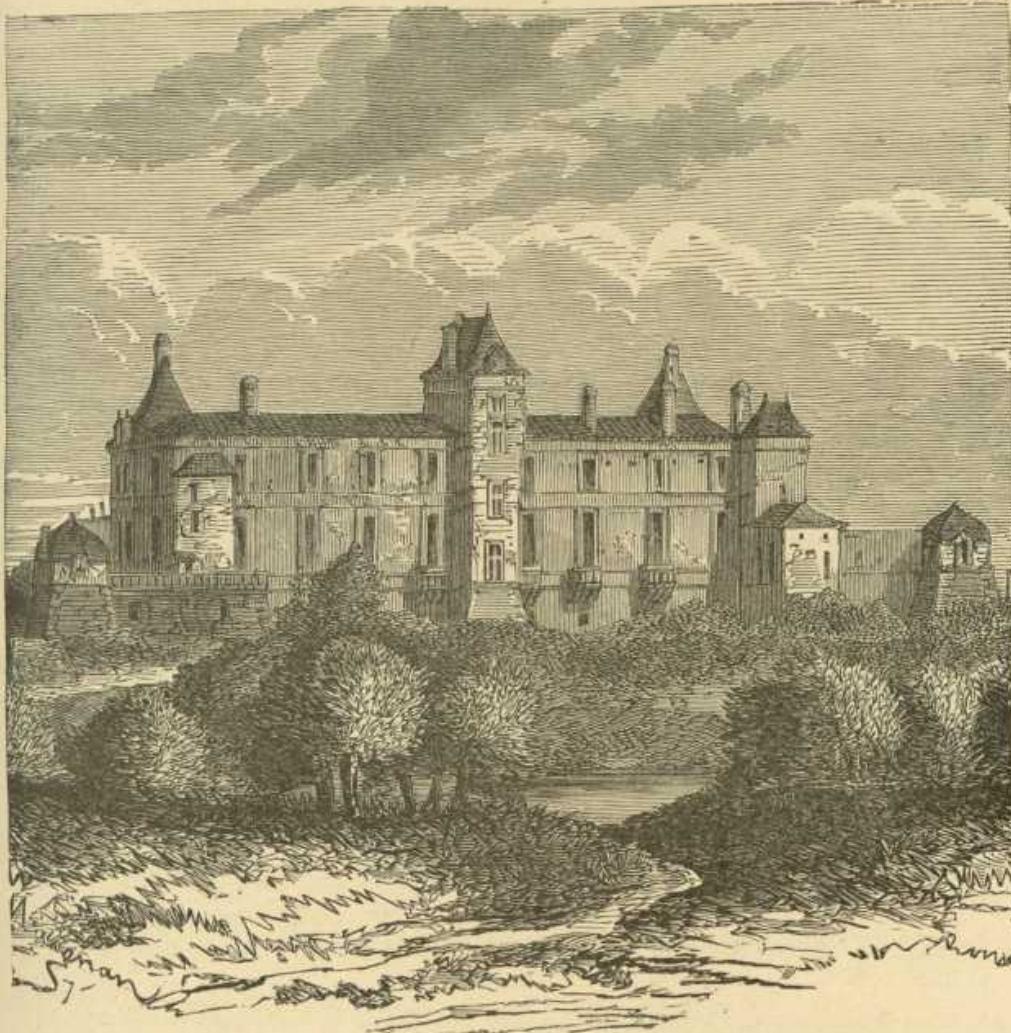
Au-delà de La Réole, on aperçoit, sur la rive gauche de la Garonne, au sommet d'un rocher élevé, la tour de Meilhac,— qui a donné lieu au proverbe gascon : *qui voit Meilhac n'est pas dedans*,— reste d'un château-fort pris d'assaut en 1442 par Charles VII. Là, on quitte la Gironde, pour entrer dans le département de Lot-et-Garonne.

Marmande, malgré son rang de sous-préfecture, n'a guère de curiosités à offrir au touriste. Sans doute, sa position, sur un plateau qui domine la plaine de la Garonne, sa large esplanade, ombragée par des arbres séculaires, en font une ville agréable ; mais au point de vue pittoresque, son église est la seule chose qu'elle puisse montrer aux étrangers.

Une restauration récente a remis en état les diverses parties de ce monument : les unes du XIII^e siècle, les autres du XV^e, s'harmonisent fort heureusement. « On y remarque surtout, dit l'abbé Barrière, les larges fenêtres qui versent la lumière dans la nef médiane. Rien n'égale la magnificence d'une rose circulaire de plus de 7 mètres de diamètre. Les deux grandes portes qui s'ouvrent à la façade de l'ouest et au côté septentrional, ont, l'une et l'autre, leur meneau symbolique, et méritent de fixer l'attention des archéologues. Au front du sanctuaire sont ciselées les armes de la ville. Enfin, parmi l'ameublement de l'église, on remarque un rétable qui est un vrai chef-d'œuvre : il représente un épisode de la vie merveilleuse de saint Benoît.

« Jeune encore, l'enfant de Norcia fuyait la ville de Rome pour s'enfoncer dans une solitude, à l'abri du tourbillon du monde. Il se dérobe aux regards de Cyrille et, trompant sa vigilance, il pénètre dans les montagnes de Sublac, où il rencontre un moine nommé Romain, qui lui donne l'habit religieux. Benoît choisit pour sa retraite une grotte solitaire et presque inaccessible. Là, le saint venait de temps en temps lui porter quelque nourriture, qu'il retranchait de ses repas et qu'il lui faisait parvenir du sommet de la montagne à l'aide d'une corde. A cette corde était

attachée une clochette, qui servait d'avertissement et portait les communications entre les deux solitaires. Mais le démon, jaloux de la charité de Romain et de l'austérité de Benoit, résolut de mettre un terme à ces pieuses et touchantes communications : il essaya de briser cette corde, et n'y réussit point ; seulement la légende nous apprend que la clochette vola en éclats. C'est l'épisode qu'a choisi le sculpteur. »



Château de Cadillac.

De *Fauguerolles*, l'on pourrait aller visiter la curieuse église romane du Mas-d'Agenais, qui remonte au XII^e siècle : Elle contient des marbres antiques qui proviennent d'une villa gallo-romaine existant en ce lieu, et qui n'est plus indiquée maintenant que par une fontaine sacrée, la

fontaine Galiane. A maintes reprises, la charrue a mis au jour, en cet endroit, des poteries, des sculptures de la bonne époque gallo-romaine.

Tonneins a eu, dans le moyen-âge, une importance considérable, et son histoire abonde en faits intéressants, surtout à l'égard des religieux. Les prédications de Mélanchthon avaient rattaché les habitants de Tonneins au culte réformé; en 1568, elle donna asile à Jeanne d'Albret, et en 1581, le roi de Navarre y établit son quartier général. En 1614, elle réunit dans ses murs le synode national de toutes les églises réformées.

Tonneins se compose de deux parties, autrefois séparées, aujourd'hui réunies par une esplanade. Sa manufacture de tabacs, créée en 1722, supprimée pendant la Révolution, a été rétablie en 1811, et les *petits cigarettes de Tonneins* jouissent, dans le Midi, d'une grande réputation.

Nicole fait un commerce considérable d'abricots, qui sont expédiés surtout en Angleterre.

On traverse bientôt le Lot, à une faible distance de son embouchure dans la Garonne, et l'on arrive à

Aiguillon. Cette petite ville, bâtie sur une éminence, a été considérée au moyen-âge comme une place presque imprenable à cause de sa position naturelle et de ses fortifications. Attaquée, prise et saccagée, cependant, Aiguillon semblait attirer vers elle avec ses défenses et sa réputation d'imprenable. Et il en a toujours été ainsi: place attaquée est place prise, et l'attaque est toujours supérieure à la défense: proposition qui sera toujours vraie, même de nos jours.

Les fortifications d'Aiguillon remontent à des époques très diverses: l'enceinte fortifiée du castrum romain se voit encore sur une certaine longueur, au niveau de la maison Saint-Germain, sous le chevet de l'église Saint-Félix et sous le château. Contre cette muraille antique, existent encore des silos spacieux de la même époque.

Au moyen-âge, les murs de la ville étaient baignés par les eaux de la Garonne, et le lit de la rivière a été repoussé successivement par des ouvrages d'art jusqu'à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.

Quelques auteurs ont affirmé qu'on se servit du canon pour la première fois au siège d'Aiguillon, en 1344. On voit fort distinctement sur les murs les empreintes des coups de canon: les brèches formées par les projectiles ont été bouchées avec des briques, bien que la maçonnerie environnante soit en pierre.

Aux environs d'Aiguillon, l'on peut voir encore deux monuments fort

curieux : l'un, appelé la *Tourasse*, a été regardé tantôt comme un tombeau romain, tantôt comme une borne limitant le territoire des Nitobriges. C'est une tour ronde, pleine et revêtue d'un parement en petites pierres carrées. L'autre monument, connu dans le pays sous la désignation de *Peyrelongue*, est tout à côté de la *Tourasse*, et non loin du village de Saint-Côme : c'est également une tour à deux étages carrés, et qui paraît avoir été une tour à signaux.

Le château des ducs d'Aiguillon, construit sous Louis XV, sert aujourd'hui de magasins aux tabacs.

Port-Sainte-Marie doit son nom au port sur la Garonne qui a fait de cette petite ville un lieu de commerce assez important. Ses vieilles rues, étroites et bordées de hautes constructions en pans de bois, feront longtemps le bonheur des artistes ; ses vieilles maisons du XV^e et du XVI^e siècle ont déjà tenté bien des fois le crayon des archéologues.

Port-Sainte-Marie, fortifiée pendant la période agitée du moyen-âge, a subi le sort de toutes les petites villes de la région, et nous aurions à répéter pour elle ce que nous avons dit si souvent, et à énumérer les sièges qu'elle a du soutenir, etc.

De *Port-Sainte-Marie* se détache un embranchement de la voie ferrée qui se dirige vers Nérac et Condom.

La voie, en sortant de *Port-Sainte-Marie*, s'engage dans la vallée de la Baïse, en passant devant le village de *Feugerolles* et l'ancien château de *Limon* ; et plus loin devant la petite ville fortifiée de *Vianne*.

Lavardac a donné, à plusieurs reprises, de nombreux restes gallo-romains, et l'on peut voir encore, non loin du village, les traces d'une voie antique à laquelle les paysans donnent le nom de *Ténarèse*.

De *Lavardac*, l'on ne peut manquer d'aller visiter les moulins d'Henri IV, à *Barbaste*. A la tête d'un vieux pont ogival, composé de 7 arches, s'élève un vaste édifice appelé le château de *Barbaste*. Le bâtiment, flanqué de quatre tourelles d'inégale hauteur, avait été bâti par quatre sœurs, qui voulaient en cela rappeler la différence de leurs tailles. A l'époque d'Henri IV, le château de *Barbaste* servait à la fois de moulin et de fortresse. Le roi de Navarre signait souvent : Henri, *Meunier de Barbaste*. Ce titre lui sauva la vie, nous apprend M. de Villeneuve. Au siège de la Fère, il s'était placé sur une mine cachée, pour mieux observer les fortifications. Un soldat gascon, enfermé dans la ville et voyant qu'on allait mettre le feu à cette mine, lui cria en patois, du haut des remparts :

— *Moulié di las tous di Barbaste, prèn garde à la gatte que ba*

gatona. Ce qui veut dire en bon français : « meunier de la tour de Barbaste, prends garde à la chatte qui va faire des petits. »

Henri IV, sachant bien que le mot chatte s'exprimait en gascon par *gatte* et *mine*, se retira le plus vite qu'il put, et l'explosion qui eut lieu presque aussitôt, ne l'atteignit pas.

Nérac apparaît bientôt, couronné par les ruines du château royal. La *Baise* divise la ville en deux parties : sur les bords escarpés de la rive droite, la vieille ville, avec ses rues pittoresques, communique par deux ponts avec la ville neuve, bâtie sur la rive gauche.

L'origine de Nérac remonte à l'époque de Galien, si l'on en croit les monuments découverts sur son emplacement. Les thermes sont encore debout et assez bien conservés : entre deux niches *demi-sphériques*, qui servaient probablement de vestiaire, règne une suite de dix ou douze sièges de même forme, mais de petites dimensions, tous revêtus de marbres blancs. Ces sièges, séparés par des colonnes, se trouvent adossés à un aqueduc qui aboutissait à une chaudière.

En 1011, la seigneurie de Nérac devint la propriété de l'abbaye de Condom ; mais les moines attaqués par les seigneurs du pays, appellèrent à leur aide le sire d'Albret. Celui-ci accourut aussitôt ; mais, au lieu de porter aide et secours aux bénédictins, il les dépouilla de tous leurs biens et transforma leur abbaye en palais.

Henri I^e de Navarre fit de Nérac sa résidence favorite, et la Marguerite des Marguerite écrivit dans ce château la plus grande partie de ses ouvrages.

Après la paix de Fleix, le duc d'Anjou vint à Nérac avec le roi de Navarre. Un jour, raconte M. de Villeneuve, il rentra d'une promenade très mécontent de n'avoir été salué par personne, et il se plaignit amèrement à son beau-frère de cette incivilité qui était si contraire à tout le bien qu'il lui avait dit de ses sujets.

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit Henri ; mais, ventre-saint-gris, venez avec moi, nous éclaircirons la chose.

En effet, dès qu'ils paraissent, la foule se presse autour d'eux ; la joie, l'affection, le respect se peignent sur tous les visages. Henri frappe sur l'épaule de l'un, demande à l'autre des nouvelles de sa femme et de ses enfants, serre la main à celui-ci, fait un salut à celui-là, adresse quelques paroles honnêtes à tous, et rentre au château avec un cortège nombreux.

— Eh bien, dit-il au duc d'Anjou, vous avais-je rien dit de trop de l'honnêteté de mes braves bourgeois de Nérac ?

— Parbleu! je le crois bien ; c'est vous qui leur faites presque toujours les avances.

— Oh! par ma foi, mon frère, entre Gascons, nous ne tirons jamais à la courte paille ; personne ici ne calcule avec moi, et je ne calcule avec personne ; nous vivons à la bonne franquette, et l'amitié se mêle à toutes nos actions.

En 1586, menacé d'être bloqué à Nérac, il appelle autour de lui ses plus braves gentilshommes : « Monsieur de Batz, écrit-il à l'un d'eux, ils m'ont entouré comme la bête, et croient qu'on me prend aux filets ; mais je veux leur passer à travers ou dessus le ventre..... Mets des ailes à ta meilleure bête ; viens, cours, vole : c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. »

Quelques jours après, il traversait la Garonne, dont les bords étaient couverts d'ennemis, et allait battre le duc de Joyeuse à Coutras. Il ne devait plus revenir à Nérac, qui cessa d'être le séjour de la cour.

L'ancien château des sires d'Albret fut, en grande partie, démolî à la Révolution ; il existe encore une galerie décorée d'arcades et de chapiteaux sculptés ; à l'intérieur, les restes d'une cheminée ne tiennent que par entêtement : le lièvre se voit sculpté sur tous ces débris, et c'est à cet animal, *leporatum*, que les d'Albret doivent leur nom.

Au milieu de l'ancienne cour, s'élève une statue d'Henri IV.

Le *Jardin du Roi*, où la Garenne ne forme qu'une très minime partie de l'admirable parc qui entourait le château. Une large allée de chênes séculaires se prolonge le long de la Baïse sur plus de deux kilomètres, et passe devant la fontaine de Saint-Jean, où se serait noyée Fleurette, parce qu'Henri IV ne l'aimait plus : La pauvre fille serait ensevelie sous le tertre voisin du rocher qui surmonte la source, et qu'ombragent deux beaux ormeaux qu'Henri IV passe pour avoir plantés de ses propres mains. A l'extrémité de l'allée, les rochers, les arbres, les eaux de la rivière, les ruines du vieux moulin de Nazareth forment une suite de paysages charmants.

Nérac possède encore un pont ogival et une belle église moderne.

Au-delà de la ville d'Henri IV, la voie se dirige en droite ligne vers *Francescas*, en laissant sur la droite *Lasserre* et la curieuse villa gallo-romaine de *Bapteste*. Dans l'église de Francescas, une magnifique mosaïque romaine orne le chœur de l'église.

La villa de Baptiste est située dans la commune de Moncrabeau sur la rive droite de la Baïse, au point où la plaine, en s'exhaussant, la mettait

à l'abri des inondations de la rivière. Le site, à mi-coteau, dont la vue embrasse, à droite et à gauche, la vallée de la Baise, atteste le génie romain, essentiellement pondérateur.

Le plan de la ville est un vaste parallélogramme divisé en deux carrés à peu près égaux, qu'un rectangle coupe transversalement. Autour du rectangle, le long de galeries symétriques, sont groupées cinquante chambres ou petites cours intérieures entourées de murs. Un grand couloir de cinq mètres de large, ayant servi de portique ouvert, occupe, sur toute la façade nord, une longueur de cinquante mètres. Il était pavé de mosaïques, et les pierres de taille, à intervalles égaux, qui supportaient les colonnes, sont encore en place.

Vingt-deux pièces de la villa sont encore pavées de mosaïques, ou en portent les traces. Les appartements sont divisés en salles d'été et salles d'hiver. Les salles d'été, situées au nord, sont plus spacieuses, en nombre moindre, ne portent pas trace d'appareils de chauffage, et, ce qui distingue surtout cette partie, c'est le grand portique dont nous avons parlé déjà.

Les salles d'hiver, au midi et à l'ouest, moins grandes, plus nombreuses, ont presque toutes, sous leur pavage, des chambres de chaleur ou *hypocaustes*, dont les cheminées d'appel se voient encore dans les murs.

Dans les fouilles pratiquées pour mettre à découvert les substructions de Baptiste, l'on a recueilli nombre d'objets : ce sont surtout des outils, des instruments agricoles, des fers de construction, des ustensiles de ménage, des armes, des pièces de harnachement, des objets de toilette, des vases antiques, d'innombrables débris de poteries, allant par gradation de la terre noire pointillée de grains de sable, à la terre sarnéenne des patères les plus richement décorées.

Ces ruines, mises à découvert par MM. Teulières et Feugère-Dubourg, avec beaucoup de soin, d'intelligence et de frais, ont permis de reconstituer le plan fort exact de la villa, tel que nous venons de le faire connaître très succinctement.

Malheureusement les œuvres d'art ont à peu près fait défaut, et il semble que, lors de l'incendie et du pillage de Baptiste, quelque archéologue ait fait main basse sur toutes les pièces de valeur. Malgré cela, Baptiste est une des villas les plus intéressantes de toute la région du Midi, car elle a pu être reconstituée dans tout son entier.

Condom est un chef-lieu d'arrondissement du département du Gers qui est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Baise. La cathédrale

construite par l'évêque Iconde de la Marre, en 1520, est surtout remarquable par l'élévation de ses voûtes. A côté, un cloître du XVI^e siècle a été restauré avec beaucoup de soin, et sert aujourd'hui de musée lapidaire.

L'ancien palais épiscopal, maintenant palais de justice, a conservé une charmante chapelle de la Renaissance, dont les nervures forment, par leurs croisements, une fleur de lys.

Dans la ville, on peut voir une maison fortifiée du XIII^e siècle et d'autres constructions particulières du XIV^e et du XV^e siècle.

Condom doit son origine à un monastère élevé au IX^e siècle ; les Normands le détruisirent plusieurs fois lors de leurs incursions sur la Baise. Il fut rétabli en 1011 par Hugues, évêque d'Agen. En 1317, le pape Jean XII le transforma en évêché. Condom fut surtout une ville d'églises et de couvents, et, alors qu'elle ne comptait que 5,000 habitants, elle possédait 19 églises. Mais presque toutes furent détruites à leur tour lors des guerres religieuses, et surtout lors du sac de la ville par les huguenots, en 1569.

Mais revenons sur nos pas, et reprenons notre direction première à Port-Sainte-Marie.

Nous passerons successivement devant le promontoire de Clermont, ancienne place forte que les routiers enlevèrent par surprise en 1457.

Plus loin, la voie longe la base de coteaux couverts d'arbres fruitiers, et suit le cours de la Garonne. *Fourtic, Saint-Hilaire, Calayrac* ne nous arrêteront pas, et nous voici en vue de la ville d'Agen.

AGEN

Malgré le chiffre peu élevé de sa population, Agen est une des villes importantes de la riche vallée de la Garonne, et de tout temps, elle a conservé cette prépondérance, acquise déjà à l'époque gallo-romaine, grâce à sa position au point de jonction des routes venues des régions du centre et se continuant vers les Pyrénées.

A l'époque gauloise déjà, les *Nitiobroges* avaient relié leur capitale, *Aginnum*, avec Gergovie, près de Clermont-Ferrand, par une large voie, la voie Clermontoise.

Plus tard, les Romains établirent une grande voie militaire, qui faisait communiquer *Aginnum* avec *Divona* (Cahors), et se prolongeait vers Auch.

A Agen même, ces deux grandes artères se croisent avec la voie principale qui suivait le cours de la Garonne et arrivait à Burdigala.

Aujourd'hui encore, deux lignes ferrées principales se croisent dans Agen : la ligne de Cette à Bordeaux et la ligne de Périgueux à Tarbes.

La ville d'Agen a perdu de son importance d'autrefois, et son histoire seule rappelle le rôle considérable qu'elle a joué pendant des siècles, à cause de sa position intermédiaire entre de puissants voisins. Aussi, décrire la ville d'Agen serait peut-être difficile, et se réduira à indiquer quelques détails d'un intérêt médiocre. Et cependant, grâce sans doute à sa position dans la partie la plus riche de la Garonne, au pied de coteaux dont les vergers produisent les fruits les plus savoureux du Midi, Agen a souvent gardé dans ses murs le voyageur : c'est ce que Chapelle et Bachaumont nous ont dit dans leur voyage humoristique :

On doit prendre bien garde à soi ;
Car, tel y vient de bonne foi,
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sais quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Malgré tout, les charmes d'Agen nous paraissent discutables, ne serait-ce que la présence de légions de moustiques qu'engendre le canal du Midi.

Mais, ce que l'on ne peut passer sous silence, c'est l'histoire d'Agen, qui, à toutes les époques, a joué un rôle prépondérant.

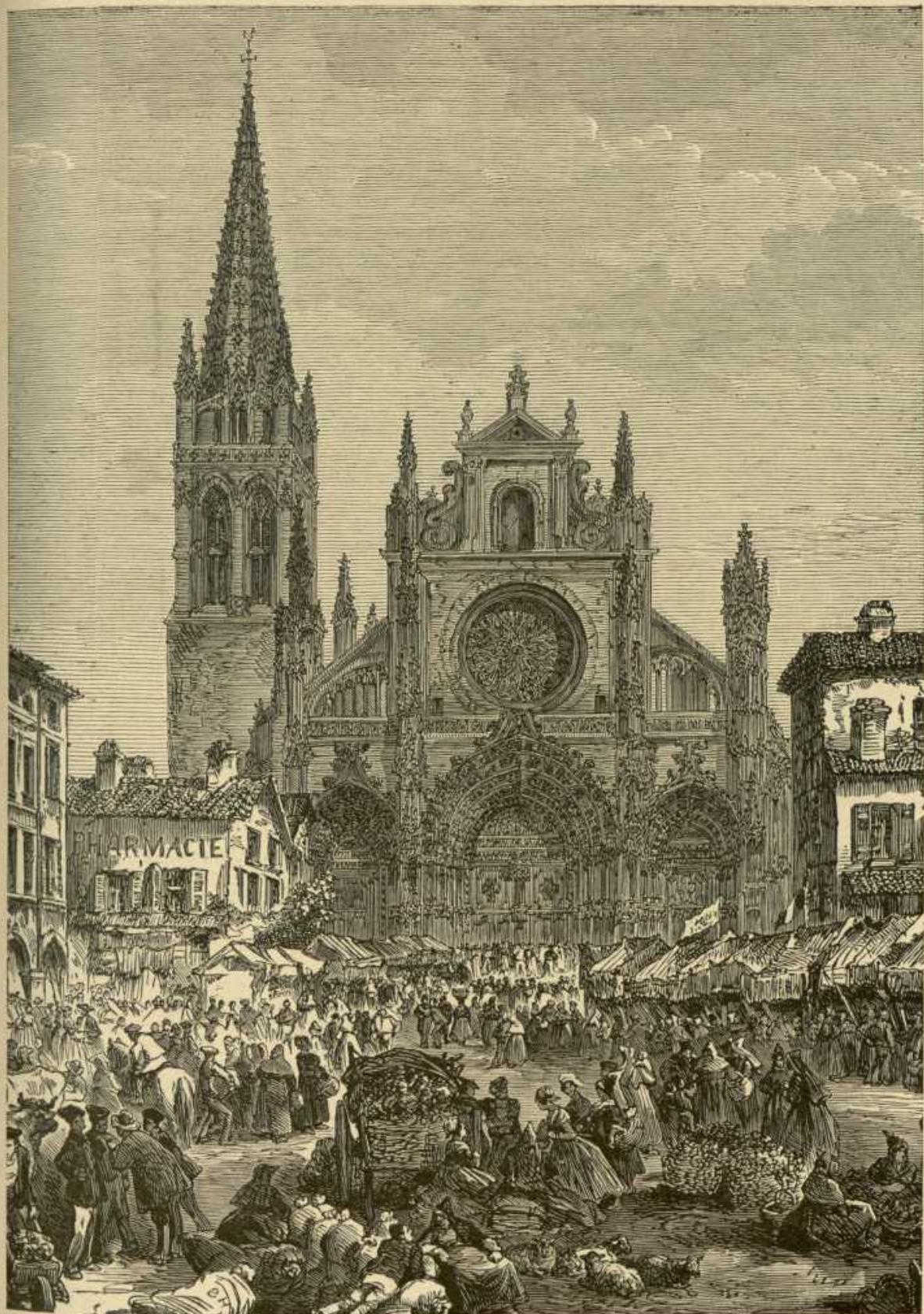
Les Nitobroges occupaient le pays, lors de l'arrivée des Romains dans la Gaule, et ils devinrent immédiatement les alliés des conquérants. Leur chef Ollovicon, nous dit César, avait reçu du Sénat le titre d'ami : *ab senatu nostro amicus erat appellatus*.

Mais son fils Theutomagus ne put supporter le joug de Rome, et il prit part à la révolte de Vercingétorix *cum magno equitum suorum numero*. À la suite de la chute d'Alésia, les Nitobroges perdirent leur autonomie et furent englobés dans la province d'Aquitaine.

Plus tard, Agen passa sous la domination des Wisigoths ; prise et sacchagée à diverses reprises par les fils de Clotaire, elle parvint à s'affranchir de la domination des Francs, et forma alors un duché indépendant, la Vasconie ; mais Pépin parvint à faire rentrer sous sa dépendance les chefs vascons.

Les Normands anéantirent complètement la ville d'Agen en 848, et elle ne fut relevée de ses ruines que dans le siècle suivant, vers 960.

Agen fut ensuite ballotée entre les comtes de Périgord, les ducs d'Aquitaine et les comtes de Toulouse, et entra enfin dans l'apanage du



Bazas, un jour de foire.

roi de France en 1271, sous le règne de Philippe-le-Hardi ; mais celui-ci fut obligé de céder ses droits au roi d'Angleterre.

Les guerres religieuses du XVI^e siècle ensanglantèrent souvent Agen et son territoire. Le voisinage de Nérac, où la reine de Navarre favorisait ouvertement les novateurs, amena de nombreuses adhésions dans la ville d'Agen, malgré les répressions sanglantes de Montluc.

Marguerite de Valois, chassée de la cour d'Henri III, vint se réfugier à Agen, qui était le chef-lieu particulier de son domaine, et fit insurger la ville au nom de la Ligue. Mais, lassés des exigences et des dérèglements de Marguerite, ils s'insurgèrent contre elle et la forcèrent à prendre la fuite.

Pendant les guerres de la Fronde, le prince de Condé vint, à la tête de 600 gentilshommes, pour réduire Agen ; mais les habitants élevèrent des barricades dans les rues et repoussèrent le héros de Rocroi.

Depuis, l'histoire d'Agen n'a plus aucun fait remarquable à nous conter.

Agen a surtout à montrer aux étrangers sa belle promenade du *Gravier*, vaste esplanade qui longe la Garonne et qui, trop souvent, donne passage aux eaux du fleuve, lorsque survient un débordement. De beaux arbres donnent abrégé aux promeneurs, et abritent, chaque année, au moi de juin, les nombreux visiteurs que la foire du Gravier attire à Agen.

L'aspect étrange des *Cornières*, avec ses longues galeries protégées par des arcades massives, sera certainement un sujet d'étonnement plus que d'admiration pour le touriste qui parcourt les rues d'Agen.

La maison de *Montluc*, transformée partie en prison, partie en musée, (ancien hôtel-de-ville) conserve encore quelques beaux fragments de l'architecture du XVI^e siècle : un étage supérieur crénelé ; une porte ornée, du côté de la rue des Juifs ; un magnifique escalier. Cette dernière œuvre est remarquable, à la fois, par sa construction et sa décoration : c'est un large escalier à vis, dont le noyau, décoré d'un tore, est contourné en spirale ; une corde de billettes plates s'applique au mur au-dessous de la voûte rampante. Des repos correspondent aux étages, et les galeries, qui donnent accès aux appartements, sont séparées de l'escalier par des balustres que surmontent de fines colonnettes.

A l'intérieur de l'ancien hôtel-de-ville a été installé tout récemment un musée ; nous signalerons dans cette collection naissante : une statue antique d'Hébé d'un admirable travail ; un casque gaulois trouvé dans un puits funéraire ; trois tablettes de bronze du IV^e siècle, portant une inscription en l'honneur de Claudius Cupicinus, consul romain en 367 ; enfin la riche collection paléontologique de M. Combes.

La cour d'une ancienne maison, située rue des Juifs, mérite quelque attention. Une partie de la construction est en brique ; mais on remarque surtout ses fenêtres géminées, dont les colonnettes à chapiteaux à crochet et les archivoltes, décorées de grosses perles, accusent le style de la fin du XII^e siècle.

Çà et là, on pourrait encore s'arrêter devant quelques vieilles maisons en pans de bois ; mais on ne peut néanmoins s'empêcher de constater que, pour une ville ancienne, Agen est bien dépourvue de belles constructions tant civiles que religieuses.

Les églises d'Agen, la cathédrale, les Jacobins et Saint-Hilaire n'ont qu'une importance très secondaire. La cathédrale est bien de grandes proportions, mais des restaurations d'un goût douteux lui ont enlevé son caractère ; seuls le chœur et le transept roman sont curieux à examiner, car ils montrent que les travaux ont été souvent interrompus, et que le plan du premier architecte a été modifié selon le goût des temps : c'est ainsi que, dans le transept, dont les murs sont de construction romane, apparaît un triforium ogival.

Un arc d'ogive est surtout à remarquer par le superbe cul-de-lampe du XIII^e siècle qui le supporte.

L'ancienne salle capitulaire, devenue aujourd'hui la chapelle du collège de Saint-Caprais, est plus curieuse que la cathédrale. La décoration des pieds droits de la porte se compose de niches d'architecture encadrant des personnages à physionomie byzantine : ces personnages offrent de curieux types pour l'étude de l'ornement et du costume de l'époque romane.

L'église des *Jacobins*, entièrement bâtie en briques, est un curieux échantillon des églises à deux nefs égales, particulières aux monuments élevés par les disciples de saint Dominique.

L'église de *Saint-Hilaire*, bâtie par les Cordeliers au XIV^e siècle, possède une charpente que les hommes de l'art admirent beaucoup à cause de son élégance et de sa légèreté. La façade a été reconstruite dans le style ogival.

Les coteaux de l'*Ermitage*, qui entourent la ville, doivent leur nom à un ancien ermitage creusé dans le roc et qui est aujourd'hui transformé en monastère.

On peut encore visiter, dans le pittoresque vallon de Vérone, la maison et la fontaine de *Scaliger*, malheureusement abimées par des restaurations maladroites. Scaliger avait suivi en France Antoine de la Rovère, évêque d'Agen, dont il était le médecin.

Enfin, un peu plus loin, on montre les vignes de *Jasmin*, le poète national auquel la ville d'Agen a élevé une statue sur le boulevard du Gravier.

Jasmin, né à Agen, tout à fait vers la fin du XVIII^e siècle (*siecle vieux et caduc n'ayant que deux ans à passer sur la terre*), vint au monde au fond d'une vieille rue, dans une vieille maison. Il dut le jour à un père bossu et à une mère boiteuse ; mais le père avait du goût pour les chansons, aimait les charivaris, y conduisait son fils. Le petit *Jasmin*, coiffé d'un bonnet de papier et muni d'une corne de bœuf, ne se possé-dait pas au milieu de ce vacarme.

Là n'étaient pas toutes ses joies. Suivi d'une bande de gamins, pauvres comme lui, il s'en allait à la chasse des branches sèches, dans les îlots de la Garonne. *Jasmin* donnait le signal du départ, et dans la traversée entonnait le chant populaire : *L'agnel qué m'as dounat*. C'est lui qui donnait le signal du retour, et fixait pour le jour d'après, l'heure du rendez-vous, car chaque jour l'attachait davantage à ses îlots, comme à une conquête. Dans la belle saison, les vergers du voisinage avaient son amour le plus vif. Que de fruits volés avant maturité par la petite bande dont *Jasmin* était le chef obéi ! En revanche, on laissait aux arbres force lambeaux de toile et de bure. Cette vie de Bohème avait des attractions pour *Jasmin* ; il y goûtait la liberté au soleil, au grand air ; il y gagnait la santé sous mainte écorchure. Cela valait bien les capucins de cartes des petits messieurs. *Jasmin* ne songeait même pas à les envier ; mais sa mère prononçait parfois le mot d'école, et le petit vagabond s'affligeait à l'idée de renoncer à sa vie de méfaits. D'un autre côté, il entrevit toute la misère de ses parents à la manière dont sa mère le félicitait les jours de foire, quand il avait gagné quelques sous en portant les valises des voyageurs. Cette découverte le rendit triste, l'affecta profondément ; bientôt sa sensibilité reçut un rude coup. Absorbé un jour par les jeux de son âge sur la place publique, il fut interrompu à la vue d'un vieillard que deux hommes portaient sur un grand fauteuil : c'était son grand-père se rendant à l'hôpital, dernier refuge des *Jasmin*.

Dès lors, l'enfant ne vit plus autour de lui, dans sa famille, que la pauvreté écrite en gros caractères. Il n'apportait plus le même feu aux plaisirs de son âge ; on eut moins de peine à le conduire à l'école, chez un cousin, où il fut reçu par charité. Son heureuse mémoire et sa conception alerte lui valurent de savoir lire bientôt, d'être ensuite enfant de chœur, puis d'entrer au séminaire.

Grande fut la joie, grand fut l'espoir de la pauvre famille, qui recevait

du séminaire un pain par semaine en récompense d'avoir donné au monde un abbé en espérance. Mère, protecteurs et maîtres se proposaient de faire de lui un savant et un saint; le diable en voulait faire un poète. Jasmin fut un jour chassé du séminaire pour plusieurs espiègleries, assez excusables chez un enfant de douze ans, et le mardi gras, jour où il fut mis à la porte, le pain attendu n'arriva pas,... chagrin et privation pour la pauvre famille. La mère en pleurs, mais résolue, sort pour remédier au plus pressant: elle rentre avec un pain blanc sous le bras, et l'on dine; mais mal, et plus mal qu'un autre dîne Jasmin qui s'aperçoit que sa mère n'a plus l'anneau nuptial à son doigt.

Une savonnette, un rasoir succèdent au rudiment et aux thèmes; mais ce n'est pas immédiatement. Jasmin, au sortir du séminaire, et pendant un an, devient marqueur de billard. Quelle école! la boutique d'un barbier vaut mieux. Là, du moins, le futur poète peut observer autre chose que des joueurs; il peut, la nuit, faire quelques lectures dans sa chambre à la lueur d'une lampe fumeuse et à ses frais.

Toutes ses étrennes vont pour cela chez l'épicier. Plus d'une fois le jour le surprit un livre à la main; livre innocent! il lit Florian ou Ducrais Duménil, satisfait de ces deux auteurs, mais donnant surtout la préférence au chantre du Gardon. Il en était, dit-il, émerveillé! Estelle le plongeait *dans cet idéal pays du beau, si frais, où le bonheur est tout rose et tout miel.* Malheureusement la perspective de l'hôpital venait se mêler à ses plaisirs et à ses joies. Malheureusement aussi son maître se lassait de n'avoir chez lui qu'un rêveur, se levant et se couchant tard. Ce maître l'appelait comédien, car l'apprenti devenait soliloque. Même un jour le mot d'hôpital, mot terrible pour Jasmin, fut prononcé par le patron; mais pendant que Jasmin toujours lisant, toujours déclamant, laissait aller le rasoir à l'aventure sur les mentons des clients, laissait à la fois la patience du patron et des pratiques, se perdait dans leur estime, il gagnait le cœur d'une jeune fille sage et jolie: Elle devint sa femme. Le reste est connu de tout le Midi, on y sait comment en déclamant de ville en ville, à la manière des rapsodes, ses vers harmonieux, l'illustre barbier, s'attirant des pratiques, a conjuré la pauvreté héréditaire chez les siens.

La réputation de Jasmin humble d'abord, circonscrite, locale, s'étendit rapidement de tous côtés; il allait de ville en ville, déclamant ses vers avec un art inimitable: laissant partout quelque improvisation charmante; telle cette *cansouneto*:

LOU PARPAILLOL N'A PLUS D'ALOS !

Quan nostre prumè pay pequèt,
 Al Paradis, de suito,
 L'arcange de l'amou nasquèt,
 Per flouri nostro bido ;
 D'un pey, l'escarrabillat
 Ten lou mounde ensourcillat...
 Mais cambio à la sourdino,
 Et paou à paou lou faribol
 Apres darré l'esquino
 D'los de parpaillol !

Le poète Jasmin, de son véritable nom : Jacques Boé, est mort dans sa ville natale, le 4 octobre 1864.

Tomber de la poésie dans l'art culinaire ou l'économie domestique : voilà à quoi se trouve exposé le cicérone qui entreprend de guider le voyageur dans une région nouvelle. C'est là ce qui nous arrive aussi alors qu'il nous faut parler prunes après avoir parlé vers.

Agen fait un commerce considérable de prunes, qui jouissent dans tout le Midi, d'une réputation très méritée; mais aussi de quels soins le cultivateur n'entoure-t-il pas ses pruniers et ses prunes. Parvenues à maturité, il fait d'abord sa récolte en choisissant une journée ensoleillée et faisant la p'us grande attention à ne pas cueillir une prune encore couverte de rosée; étendues dans de larges corbeilles en osier, les prunes sont d'abord exposées à l'ardent soleil du Midi, puis elles sont mises dans un four où elles se dessèchent lentement et de façon telle qu'une fois retirées elles conservent encore une certaine mollesse.

A ce moment et avant d'être placées dans de petites caisses, les prunes sont choisies avec soin et classées d'après leur grosseur, d'après leur état : les qualités supérieures sont soigneusement essuyées, lustrées une à une et en dernier lieu coquettement alignées dans des boîtes de bois.

Les prunes d'Agen ne sont pas seulement un objet de gourmandise, et précisément à cause de cette réputation si méritée, l'art de guérir s'est emparé de cette friandise et l'a transformée en un médicament agréable à la bouche, et qui, grâce à une préparation pharmaceutique, mise en lieu et place du noyau remplace avantageusement l'huile de ricin.

LIGNE D'AGEN A TARBES

De la gare d'Agen partent deux lignes se dirigeant l'une vers le Sud : Auch et Tarbes ; l'autre vers le Nord : Périgueux et Cahors.

La première de celles-ci nous fera traverser tout d'abord la plaine de la Garonne après avoir emprunté toutefois quelques kilomètres à la ligne de Toulouse, jusqu'au niveau de l'ermitage de Notre-Dame de Bonne-Encontre, que signale au loin une statue colossale de la sainte Vierge, élevée sur le coteau qui domine la plaine. Une charmante église gothique, bâtie en 1859, sert de sanctuaire à la madone miraculeuse qui attire tous les ans de nombreux pèlerins, au mois de mai.

A *Layrac* existent deux magnifiques églises du XI^e siècle. L'une construite dans la plaine, sur la rive gauche du Gers, est l'église du monastère de Layrac, mentionnée dans un acte de donation du 17 décembre 1064, consacrée en 1096 par le pape Urbain II, à la sollicitation de Hunald, son premier prieur.

Le chœur est en forme de croix latine, et orné à l'extérieur par des arcatures. Les voûtes de l'abside, peintes au XVI^e siècle par Franceschini, représentent l'apothéose de saint Benoît. L'ancienne abbaye est devenue aujourd'hui une maison d'éducation pour les jeunes filles que dirigent les dames du Sacré-Cœur. De la terrasse de cet établissement, on jouit d'une vue magnifique sur la plaine de la Garonne.

L'autre est celle de Sainte-Marie de *Moyrax*, située à 3 kilomètres de Layrac, sur les coteaux qui dominent la rive gauche de la Garonne. Elle a été construite en 1019, par le seigneur de Moyrax, Anne son épouse, et Pierre leur fils qui en fut le premier prieur.

Astafort est un chef-lieu de canton, que traverse la rivière du Gers. Sa devise était : *sta fortiter*, et cependant elle n'était destinée ni par sa position naturelle, ni par l'importance de ses fortifications, à être une place forte ; bien qu'elle ait une enceinte de murailles garnie de tours et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Condé, enfermé dans Astafort, fut attaqué avec tant de vigueur par l'armée catholique, que ses soldats furent tous tués et qu'il se sauva seul avec son domestique. Le lieu du combat devint celui de la sépulture des vaincus, et on y éleva une croix qui existe encore aujourd'hui : cet emplacement a reçu le nom de Champ des huguenots. Il reste encore quelques fragments du château où était enfermé Condé.

La halle et les foires d'Astafort ont un grand renom dans la contrée.

A peu de distance de cette station la voie entre dans le département du Gers.

Au *Castéra Lectourois*, on a mis au jour, naguère, des sépultures mérovingiennes fort remarquables, et l'on peut voir encore à côté de la gare, une curieuse chapelle du XIII^e siècle.

Lectoure est aujourd'hui le chef-lieu d'une sous-préfecture du département du Gers. Occupée lors de l'invasion Romaine, par une peuplade Gauloise : les *Lectorates*, Lectoure devint une colonie Romaine importante où s'élèvèrent de somptueux monuments dont il existe encore quelques débris. Nous citerons surtout un autel taurobolique, élevé à l'occasion du sacrifice accompli pour obtenir le rétablissement de l'empereur Gratien, et qui est conservé dans l'ancien palais épiscopal transformé en sous-préfecture. Un autre monument de cette époque est la fontaine de Délice, que l'on appelle dans le langage du pays Hondelia. Elle est située au pied de la colline qui supporte la ville.

La situation de Lectoure sur un escarpement abrupt, en faisait une place forte importante ; une triple enceinte de murailles la rendait à peu près imprenable. Ceci ne l'empêcha pas de souffrir plus que toute autre des horreurs de la guerre.

En 1473, le comte d'Armagnac, assiégué dans Lectoure par le cardinal d'Arras, fut obligé de se rendre : et toute la population fut passée au fil de l'épée. L'odeur des cadavres qui remplissaient les rues ayant forcé les assiégeants à quitter la ville, ils y furent remplacés par les loups qui en restèrent pendant deux mois les seuls habitants.

Lectoure fut encore prise et reprise par les huguenots ou par les catholiques, et toutes les fois pillée par les vainqueurs.

En 1632, son château devint la prison du duc de Montmorency fait prisonnier à la bataille de Castelnau-dary ; il ne quitta Lectoure que pour porter sa tête sur l'échafaud. La population tout entière, le duc de Roquelaure qui commandait la ville, s'efforcèrent de favoriser l'évasion du prisonnier de Richelieu. Les femmes de Lectoure lui firent passer une échelle de soie dans un pâté : Montmorency à l'aide de cette échelle, aurait pu facilement s'échapper de prison ; son humanité causa sa perte ; il voulut sauver avec lui un domestique qui lui était très attaché, celui-ci tomba de l'échelle et se blessa grièvement dans sa chute ; les cris que lui arracha la douleur, donnèrent l'éveil ; Montmorency fut repris et sa tête tomba bientôt après à Toulouse.

La situation de Lectoure est aussi pittoresque qu'elle est forte; la ville couronne un immense plateau rocheux, escarpé de tous côtés et séparé de la colline dont il forme le prolongement, par une vaste tranchée. A l'extrémité du plateau s'élevait le château qui est remplacé par les bâtiments de l'hôpital.

L'ancienne cathédrale a été continuellement refaite à la suite des sièges subis par la ville du XIII^e au XVI^e siècle.



Tombeau de Blaise de Montluc.

La tour carrée du clocher portait une flèche d'une très grande élévation ; mais comme elle avait été souvent frappée par la foudre et qu'elle menaçait ruine, elle a été démolie.

L'ancien palais épiscopal, où sont installées la sous-préfecture et la mairie, contient une belle cheminée de la Renaissance, et une petite collection d'antiquités recueillies dans les environs. Les terrasses de l'évêché ont été transformées en promenade, et à une des extrémités,

s'élève la statue du maréchal Lannes, né à Lectoure en 1769 et tué à la bataille d'Essling en 1809.

Quelques vieilles maisons canoniales du XII^e siècle se voient dans les vieux quartiers ; enfin au bas de la ville, un bel édifice du XV^e siècle, était l'abbaye de Saint-Gény.

Fleurance est un des principaux cantons de l'arrondissement de Lectoure : c'est une de ces nombreuses bastides élevée au XIII^e siècle et dont nous aurons à indiquer les origines. Son église a trois nefs du XIV^e siècle, possède trois vitraux remarquables attribués à Arnaud de Moles (XVI^e siècle) ; et des fonts-baptismaux du XV^e siècle, qui méritent d'attirer l'attention.

A *Sainte-Christie* l'on pourrait aller voir de belles ruines d'un château construit en briques.

A *Preigne*, on a découvert, il y a quelques années, une mosaïque romaine, derniers vestiges d'une ville importante.

Plus loin, les tours de la cathédrale d'Auch annoncent l'arrivée dans la vieille cité gasconne.

Auch est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville Ibérienne d'Illiberis. Refoulés en partie par les Gaulois, ou absorbés par les conquérants, les habitants primitifs ne tardèrent pas à former un peuple nouveau, les Auscii. Ceux-ci luttèrent longtemps contre les Romains, et après la défaite des Sotiates par Crassus, le lieutenant de César, ils furent compris dans la Novempopulanie. Mais ils s'associèrent à l'insurrection des peuplades de l'Espagne et ne furent complètement subjugués que par l'expédition du consul Corvinus. Enfin ils obtinrent d'Auguste, par l'entremise du grand prêtre Verus, de former une province distincte. Lectoure en fut d'abord la métropole, mais bientôt Eauze, grâce à la toute puissance d'un de ses enfants, Rufin, obtint de Théodose, le titre de capitale.

L'Aquitaine, tel fut le nom pris de très bonne heure par les peuplades réunies de cette partie de l'ancienne Novempopulanie, devint très prospère sous la domination Romaine.

Splendidement décorée par les Césars, Auch s'étendit dans la plaine, sur la rive droite du Gers ; et l'on a souvent exhumé de ce point des restes importants de monuments de cette époque, de superbes mosaïques, de nombreuses médailles.

Les invasions des barbares furent terribles pour ces contrées, car tous les peuples envahisseurs les traversèrent successivement, et les *Vascons*,

peuple espagnol, après deux tentatives infructueuses, restèrent dans le pays, où ils s'étaient peu à peu répandus, et qui prit dès lors le nom de Vasconie ou Gascogne.

Le royaume d'Aquitaine, réuni plus tard au trône de France, conserva cependant son indépendance, et Sanche I^{er}, élu par le peuple, en 871, fonda la maison des ducs héréditaires de Gascogne.

L'Aquitaine, devenue fief anglais, vit quelques parties de la Gascogne se détacher au profit de la couronne de France : ce sont précisément les parties qui forment aujourd'hui le département du Gers.

Au-dessous des ducs de Gascogne s'étaient formées de puissantes seigneuries d'une indépendance presque complète : le *Fézensac*, l'*Astarac* le *Pardiac*, la *Lomagne*, le *Condomois*, et enfin la plus puissante, l'*Armagnac*, qui, par ses alliances, ses conquêtes ou ses crimes, réunit en ses mains la plupart des autres fiefs.

Mais celle-ci, devenue à son tour trop puissante, fut attaquée et détruite par le roi de France, au siège de Lectoure, en 1473.

Les guerres de religion furent désastreuses pour ces riches contrées : les Calvinistes et Montgommery pillaien les villes, brûlaient les églises et les monastères ; et Montluc, à son tour, venait exercer de sanglantes représailles au nom du roi.

Auch fut peut-être une des villes de Gascogne qui eut le moins à souffrir de ces malheureuses querelles religieuses ; elle fut pourtant prise et pillée deux fois, en 1246 et en 1473.

Auch est situé sur le flanc d'une colline élevée, couronnée par la cathédrale, ce qui lui donne de loin une apparence grandiose et pittoresque, bien supérieure à la réalité.

Les rues, malgré bien des améliorations, sont encore étroites, à pentes rapides, et d'une propreté douteuse. Mais sur le plateau, la place de la Cathédrale, la promenade d'Etigny, la Rampe neuve, donnent à l'étranger, qui arrive pour la première fois, une idée tout autre que celle qu'il aura bientôt lorsqu'il sera entré dans la vieille ville.

La cathédrale *Sainte-Marie* est une des plus grandes églises du Midi. Elevée tout d'abord par l'archevêque Bernard de Sainte-Marie, en 1127, elle fut presque aussitôt abattue par le comte d'Armagnac, l'ennemi continué des archevêques d'Auch. Relevée en 1371 par Armand d'Albret, elle fut de nouveau incendiée en 1480. Recommencée encore par le cardinal de Savoie, elle fut continuée en 1597, et terminée en 1662.

L'extérieur du monument est lourd et sans élégance ; la façade absolument classique est dominée par deux tours de 47 mètres de haut. L'é-

difice est composé de trois nefs; mais le chœur est surtout intéressant à visiter, grâce aux stalles de bois sculptées qu'il contient.

Sur chaque dossier est représentée en demi-relief une figure de l'histoire sacrée, et celle-ci est posée sur une coupole en pendentif, décorée de petits bas-reliefs ou d'arabesques. Les stalles sont séparées les unes des autres par des pilastres chargés de statuettes, placées dans des niches surmontées d'un dais continu, orné d'ogives, de clochetons, d'aiguilles, de feuillages et de fleurs. Si l'artiste, abandonnant l'ascétisme des sculpteurs du moyen-âge, donne à son ciseau les allures les plus libres et les plus étranges, il allie à la symbolique chrétienne, les sibylles, les faunes, voire même Vénus et Cupidon de la mythologie païenne. On sent que l'ogive n'est plus ici qu'un souvenir d'un art qui finit; la Renaissance s'annonce, et avec elle, des idées toutes nouvelles.

Les vitraux, signés Arnaud de Molles, sont regardés par les connaisseurs comme les plus beaux de ceux que nous a laissés la Renaissance : sur l'un d'eux, on peut lire : *Lo XXV de Jhun M. C. cens XIII fou acabadas las presens berines en aunour de Dieu et de nostre Dame. Arnaut de Moles.*

L'église de *Saint-Orens* possède, dans son trésor, un oliphant en ivoire du XI^e siècle admirablement sculpté. Le jour de la fête de saint Orens, les sourds se font *corner* aux oreilles avec l'oliphant, dans l'espoir de recouvrer le sens de l'ouïe.

A côté de la Cathédrale, non loin de l'escalier monumental qui fait communiquer la haute ville avec les bords du Gers, s'élève une vieille tour du XIII^e siècle qui dépendait autrefois de la prison et contenait les cellules des condamnés à mort.

L'escalier monumental n'est pas le seul qui permette de descendre directement dans le bas de la ville ; nombre de petites ruelles avec marches, appelées par les gens du pays *pousterles*, existent encore dans les vieux quartiers.

A côté de l'hôtel-de-ville, à l'entrée des promenades, s'élève la statue de d'Etigny, qui fut pendant 14 ans intendant de la généralité d'Auch et ne cessa de s'occuper de faire prospérer cette contrée. Mais l'archevêque d'Auch, jaloux de sa popularité, finit par obtenir sa révocation.

Auch est la ville où s'est le mieux conservé l'accent gascon, et rien ne surprend l'habitant du Nord qui arrive dans ce pays, comme la manière de prononcer certaines finales par les Gascons.

« Les Gascons — dit l'auteur de l'Annuaire du Gers, qui était Gascon lui-même — ont de l'esprit, de la gaieté : on croit qu'ils en sont redeva-

bles au climat et à leur patois. Leur réputation de fanfarons et d'exagérateurs doit être attribuée aux cadets de famille, forcés d'aller chercher fortune au loin.

» Dans un pays sans commerce, sans industrie et purement agricole, la fortune ne peut être augmentée que par une économie de tous les jours, et établie que sur la propriété foncière. Ces propriétés étaient, dans la Gascogne, très divisées avant la Révolution. On y était encore régi par les lois romaines; celles-ci permettaient aux pères de laisser pour préciput les trois quarts de leur fortune à leur ainé, qui avait de plus son droit au partage du reste. Cette manière de disposer des biens était générale, et avait pour conséquence de forcer les filles à demander aux couvents un asile qu'elles eussent inutilement cherché dans le mariage, et d'obliger les garçons, cadets de famille, à se procurer au dehors, par l'épée, l'église, la robe, le commerce, l'aisance dont ils avaient joui dans la maison paternelle.

» Lorsque, loin de leur pays, avec toutes les apparences du besoin, ils se laissaient aller, — par un retour sur le passé, — à parler des châteaux, des gens, des chiens, des chevaux de leur père, introduisant dans leurs récits avec une vive gaieté, les hyperboles et la prosodie de leur patois, les étrangers, étonnés d'un tel langage, ne pouvaient le considérer que comme une fanfaronnade : on devait se plaire à l'exagérer encore, par le penchant naturel qui porte à charger les ridicules pour les rendre plus comiques. Telle fut sans doute l'origine de la réputation des Gascons, qui, cependant, ne sont qu'un peu plus industriels, vifs, aimables, enfin, que les autres Français. »

En sortant de la plaine d'Auch, la voie ferrée remonte encore la vallée du Gers et croise bientôt, à la halte d'*Ortolas*, une *pile romaine* dressée sur le bord de la voie antique, et l'on arrive bientôt à Mirande.

Mirande, chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, est une de ces nombreuses bastides érigées au XIII^e siècle par les abbayes ou les seigneuries du pays qu'arrosent la Garonne et ses affluents.

A cette époque, il existait peu de villes en dehors des anciennes cités romaines, lorsqu'au XIII^e siècle, la construction de nouvelles cités devint le but d'un mouvement dû à deux causes : l'aspiration des populations aux libertés communales et l'émulation des possesseurs territoriaux. Pour mieux associer les libertés municipales avec les facilités du commerce et de l'industrie, et un peu aussi dans un but fiscal, on traça au cordeau, sur des terrains inoccupés, des rue droites, se croisant à angles

droits, et laissant au centre une place destinée à l'hôtel-de-ville, appelé le plus souvent maison commune, ou bien à une halle; et entourée de préaux couverts : les *cornières*. La nouvelle ville ainsi tracée, l'abbé ou le noble, seigneurs du lieu, appelaient les populations d'alentour, leur accordant l'émancipation de tout servage et leur donnant le droit de s'administrer elles-mêmes, moyennant un léger impôt. Ces libertés furent presque toujours respectées par les uns et exercées sans conteste par les autres.

Ces villes, ou *bastides*, jouirent souvent de priviléges municipaux et commerciaux d'une grande étendue, et quelques-unes prirent même le titre de République. Elles étaient gouvernées par des consuls annuels au nombre de six ou de quatre, assistés par deux conseils. Les seigneurs y entretenaient un lieutenant chargé de rendre la justice, et un collecteur d'impôts ; mais, ni l'un, ni l'autre n'intervenaient jamais dans l'administration intérieure de la commune.

La bastide de Mirande, fondée en 1285 par l'abbé de Berdoues, reçut d'abord le nom de Lézian ; mais elle le quitta bientôt pour le sobriquet que lui donnèrent les gens du pays, *la Miranda*. Dix-sept ans après, la petite ville devenait la capitale du viconté d'Astarac (l'abbé de Berdoues était un d'Astarac.) Elle eut beaucoup à souffrir des guerres de religion.

On peut encore suivre une partie des remparts de la ville, et les ruines d'un château qui défendait le faubourg de Lézian, jadis détruit par les religionnaires.

L'église *Notre-Dame*, du XV^e siècle, a été restaurée récemment. C'était une église fortifiée, et le clocher est curieux sous ce rapport.

A Mirande, la ligne est déjà entrée dans la vallée de la Baïse ; mais elle s'infléchit bientôt sur le côté, pour entrer dans la région des coteaux appelés monts d'Astarac, qui atteignent 391 mètres d'altitude.

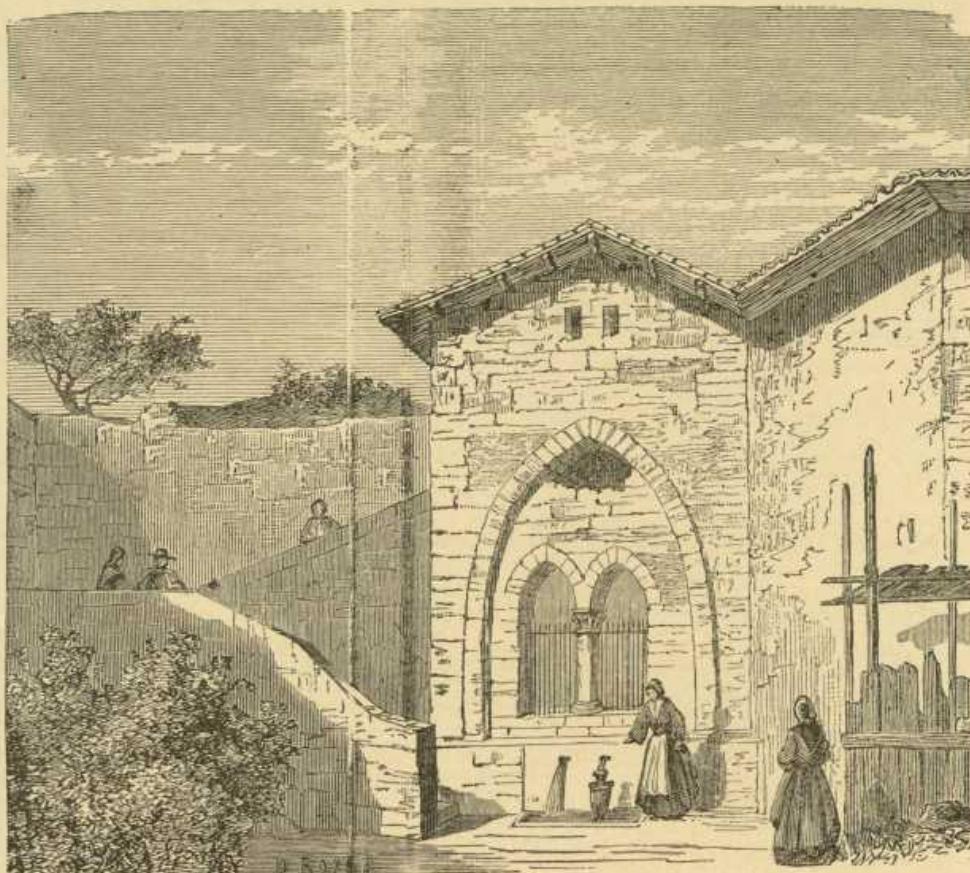
Mielan occupe un des sommets les plus élevés, et de ce point l'on peut déjà apercevoir, au sud, la chaîne des Pyrénées. Miélan a toujours été un point stratégique important, car sa position commandait tout le pays ; elle a été prise et saccagée plusieurs fois pendant la guerre de Cent ans, et, en 1370, elle fut presque anéantie par les Anglais.

Au-delà de Miélan, la voie atteint le point le plus élevé de la ligne d'Agen à Tarbes, 299 mètres, et redescend ensuite, par une rampe très forte, dans la vallée de l'Arros.

Au-delà de *Villecontal*, la ligne quitte le département du Gers, pour

entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, et descendre enfin dans la vallée de l'Adour.

Rabastens, bastide élevée dans une plaine d'une fertilité sans égale, est renommée de nos jours par ses foires. Elle est arrosée par un canal que la tradition attribue, sans preuve, à Alaric II, roi de Toulouse. Elle fut assiégée en 1570 par Montluc. Celui-ci ayant reçu un coup d'arquebuse



Fontaine de Délice à Lectoure.

à la tête, donna l'ordre, aussitôt que la ville serait prise, de ne faire quartier à personne : « Montrez-moi toute l'amitié que vous m'avez portée, dit-il à ses soldats, et gardez qu'il n'en échappe un seul qui ne soit tué. » Quatre hommes seulement restèrent en vie : deux qui se cachèrent et deux marchands catholiques.

Au-delà de Rabastens, la voie traverse l'Adour non loin des ruines du château de *d'Artagnan*, nom rendu célèbre par un de nos romanciers.

A *Vic-Bigorre*, nous rejoignons la ligne que nous avons suivie en venant de Bordeaux et qui nous conduit à Tarbes, que nous retrouverons plus tard en suivant la grande ligne des Pyrénées.

D'AGEN A CAHORS

Dans une direction opposée, se détache de la gare d'Agen la ligne ferrée du centre, qui rejoint Périgueux. Elle traverse tout d'abord une région de collines calcaires qui séparent la vallée de la Garonne de celle du Lot, que l'on rejoint à la station de Penne.

Au sortir d'Agen, la voie s'engage dans une vallée assez large, qu'arrose une petite rivière la, *Jasse*, et passe devant les ruines peu importantes du château de *Bajamont*.

A *Laroque-Timbal*, nous pourrons trouver quelques restes d'une enceinte fortifiée, et les ruines du château de Bajamont, dont la chapelle du XV^e siècle existe encore, ainsi qu'une tour qui sert de beffroi. La chapelle de *Saint-Germain* est fréquentée tous les ans par de nombreux pèlerins qui viennent demander toutes sortes de grâces au saint ermite.

Penne possède aussi un pèlerinage qui porte le nom original de *Notre-Dame de Peyragudo* (pierre pointue).

Le nom de Penne, que nous retrouverons dans la vallée de l'Aveyron, provient, selon toute apparence, de la forme en flèche du promontoire qui domine le village actuel et sur lequel s'élevait autrefois la forteresse appelée le *château du Roi*; les fortes murailles de la citadelle subsistent encore en quelques points et l'on peut suivre la triple enceinte de ses murailles. En 1212, la ville et le château furent emportés par Simon de Montfort, et cette conquête lui ouvrait les portes de l'Agenois.

Mais le siège soutenu contre Montluc, en 1562, fut autrement terrible que le précédent: après une vigoureuse résistance, la place fut enlevée de vive force, et la garnison fut impitoyablement massacrée, sauf deux soldats qui furent sauvés par Montluc, et un troisième qui descendit la muraille au moyen d'une corde «au milieu d'un monde d'arquebusades.» Le puits du château fut comblé avec les corps des huguenots, nous rapporte Montluc dans ses *Commentaires*, qu'Henri IV appelait la bible du soldat.

De Penne, se détache un court embranchement qui conduit à *Ville-neuve-sur-Lot*, petite ville qui doit son importance actuelle à la maison centrale qui a été établie dans l'ancienne abbaye d'Eysses.

Le Lot traverse la ville dans toute son étendue, et un pont fort ancien relie les deux rives. Ce pont, bien que bâti au XIII^e siècle, présente tous les caractères de l'architecture romane la plus ancienne, sauf une arche d'une hardiesse surprenante qui mesure 36 mètres d'ouverture et 18 mètres de haut, et qui a été bâtie sous Louis XIII. A l'entrée de ce pont, l'on voit encore une petite chapelle, à laquelle se rattache une curieuse légende, la légende de Notre-Dame du bout du Pont, ou des Filles de Notre-Dame.

C'était par une belle et tiède journée de septembre de l'an de grâce 1289 : trois bateaux chargés de marchandises descendaient rapidement la rivière du Lot.

Les mariniers s'abandonnaient au courant, chantant des refrains du pays ou devisant ensemble sur le magnifique pont de Villeneuve, qui venait d'être achevé, et dont les trois tours se dressaient à leurs yeux superbes et majestueuses, lorsque tout à coup, arrivés non loin d'un rocher qui s'élevait à la place même où se trouve aujourd'hui Notre-Dame du bout du Pont, les trois bateaux s'arrêtèrent, immobiles et inébranlables, comme s'ils eussent été retenus par une puissance surnaturelle.

Aussitôt, pour sortir de ce mauvais pas, tout l'équipage se mit à faire force de rames ; vains efforts, stériles tentatives ! A peine les matelots touchaient-ils aux rames, qu'elles se brisaient dans leurs mains ; ils sentaient en outre une lassitude et un accablement étrange s'emparer de leurs bras. Frappés d'un tel prodige, ils se regardaient avec surprise, se demandant s'ils n'étaient pas le jouet d'un maléfice, lorsque les matelots des bateaux qui se trouvaient plus loin se décidèrent à aller porter secours à leurs camarades en détresse.

Malgré tous leurs efforts, le bateau ne bougea pas, et, comme la première fois, les rames volèrent en éclats.

Quelques bateliers proposèrent alors d'invoquer l'assistance de la patronne des matelots, quand le patron du bateau s'écria :

— Je passerai, en dépit du ciel et de l'enfer !

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un éclair sillonna la nue, et le blasphémateur tomba foudroyé. Plus de doute : c'est le ciel qui s'oppose à leur passage, c'est à lui qu'il faut avoir recours. Le patron du second bateau le comprend ; il se met à genoux, ordonne à l'équipage d'en faire

autant et se signant dévotement, il se jette dans la rivière et disparaît sous les eaux.

Quelques instants après il reparait, annonçant aux matelots inquiets qu'il avait vu au fond de la rivière, entre deux roches, une espèce de statue tenant un enfant entre ses bras. Il n'avait pas eu le temps de l'examiner, et puis, elle était entourée de rayons si lumineux, si éclatants, qu'il n'était pas possible de la regarder sans être ébloui.

— Quant au bateau, continua le patron, je n'ai rien vu qui puisse le retenir.

— Par la bonne sainte Vierge, notre benoite patronne, — dit un vieux marin qui jouissait parmi les sien : d'une réputation de sainteté, — il y a quelque chose d'étrange dans tout cela ; je veux savoir ce qu'il en est, et je vais chercher cette statue. Priez Dieu et Jésus qu'il me soit en aide.

A ces mots, il se précipite dans le Lot, et un instant après, on le vit revenir tenant dans ses mains une petite statue grossièrement sculptée : c'était l'image de la Vierge.

A peine cette image fut-elle dans le bateau, que celui-ci reprit sa marche en avant ; mais cette course ne fut pas de longue durée, et les bateaux s'arrêtèrent de nouveau lorsqu'ils furent en face de l'abbaye, et en même temps, les cloches du monastère se mirent à sonner d'elles-mêmes.

Les matelots, saisis de crainte, ne savaient comment interpréter ce nouveau prodige, lorsque le vieux marin qui avait plongé dans la rivière pour aller chercher la statue, se prit à dire que la sainte Vierge voulait être déposée dans l'église du couvent, et que les cloches qui se faisaient entendre sonnaient pour saluer sa bienvenue.

Les bateaux furent amarrés, tout le monde descendit sur la rive, et là, après avoir, pieds nus et mains jointes, dévotement honoré la statue, les marins la transportèrent au couvent.

Mais le curé de Sainte-Catherine vint tout aussitôt réclamer l'image miraculeuse, alléguant qu'elle avait été trouvée dans sa paroisse, et la statue fut transportée en grande pompe à la nouvelle demeure que le pieux curé fit préparer. Mais le lendemain, quand les habitants de Villeneuve accoururent pour déposer leurs hommages au pied de la statue, ils ne la trouvèrent plus ! la Vierge était retournée sur le rocher du Lot : trois fois on la rapporta dans l'église, et trois fois elle disparut.

Devant ce nouveau prodige, il fut reconnu que la Vierge voulait être honorée dans le lieu même où elle avait été recueillie par les mariniers, et tout aussitôt fut édifiée la chapelle de Notre-Dame du bout du pont.

Villeneuve, bâtie en 1264 par Alphonse de Poitiers, est une des nom-

breuses *bastides* de l'Agennais, et dont nous avons déjà rencontré plusieurs sur notre route.

Elle fut établie sur les deux rives du Lot, formant deux parties séparées par la rivière, mais reliées l'une à l'autre par un pont, surmonté par trois grosses tours.

Deux portes subsistent encore des quatre qui existèrent jadis : l'une appelée porte de Paris, l'autre porte de Puzols : les rues, tracées au cordeau, se croisaient toutes à angle droit ; la partie de la rive droite a six rues parallèles orientées N.-O. S.-E., et sept rues perpendiculaires aux premières ; la place des *Cornières* est au centre.

Une enceinte de murailles protégeait la ville contre toute attaque, et à l'occasion l'on construisait des ouvrages en terre en avant des remparts. C'est ainsi qu'en 1652, Villeneuve, avec sa faible enceinte du moyen-âge, résista à toute l'armée et à l'artillerie du comte d'Harcourt.

Il faut dire que, dans les bastides, la concorde et les intérêts des habitants leur donnaient une énergie que les mercenaires ne pouvaient avoir au même degré. Chacun, dans une bastide, combattait pour la défense de son foyer et de ses priviléges. Les coutumes octroyées par le duc Alphonse à Villeneuve étaient en effet empreintes d'idées nobles et généreuses. Le premier consul, choisi parmi les nobles, était le *mage* des autres consuls ; il convoquait les assemblées, il avait la haute main sur les affaires de la cité, et de plus c'était lui qui avait la garde des clefs de l'Hôtel-de-Ville.

Les quatre consuls étaient élus chaque année par les habitants.

En 1537, l'assemblée générale de Villeneuve, tenue le 2 septembre, modifia ces dispositions premières, et il fut décidé alors que chaque consul serait, d'après son rang, *mage* pendant une semaine, jugerait à lui seul les affaires de la ville, et posséderait les clefs de la tour de Montflanquin, où se trouvait le coffre renfermant les chartes et les archives.

La position même de Villeneuve en faisait une sentinelle avancée, aussi pendant les guerres de religion et de la Ligue, fut-elle le but des attaques des deux partis. Nous ne pouvons nous empêcher de raconter un épisode du siège conduit par Marguerite de Valois, et qui dépeint bien ces temps désastreux.

Villeneuve était alors défendue par un jeune capitaine du nom de Cieutat ; et, pendant une sortie de la garnison, le vieux Cieutat, capitaine au service de Henri IV, fut fait prisonnier et conduit devant Marguerite :

— Voilà le père du défenseur de Villeneuve, lui dit-on ; nous vous l'amenons captif, que faut-il en faire ?

La sœur de Henri III eut un sourire infernal : « Qu'on le conduise au pied des remparts sous bonne escorte, dit-elle à ses officiers, et qu'on fasse savoir à son fils que s'il n'a pas rendu la ville dans deux heures, son père sera passé par les armes. »

L'ordre est exécuté aussitôt ; une dizaine de soldats et un officier conduisent le prisonnier au pied des remparts, et bientôt, le commandant de la garnison apprend le cruel ultimatum de Marguerite.

Que faire ? quel parti prendre ? d'un côté, la responsabilité qui pèse sur lui, son honneur de militaire, son devoir de citoyen, lui commandent de ne rendre la ville qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous les moyens de défense ; et de l'autre la voix du sang, qui lui crie que la vie de son père doit passer avant tout. Partagé entre ces deux sentiments également puissants, également impérieux, il hésite, il tremble, il ne sait quelle conduite il doit tenir ; son père l'exhorte à faire son devoir et à ne pas rendre la ville.

Tout à coup, une idée soudaine éclaira son esprit ; il s'approcha et fait signe à l'officier qu'il désire entrer en pourparlers avec lui : il s'avance, suivi de trois soldats décidés comme lui à faire le sacrifice de leur vie ; dès qu'ils sont près de l'escorte, ils fondent impétueusement sur elle, la dispersent et délivrent le prisonnier, qu'ils ramènent triomphants dans la ville.

Après plusieurs attaques stériles, Marguerite fut obligée de lever le siège, et l'acte de courage de Cieutat reçut ainsi une pleine récompense.

Villeneuve possède encore une partie de ses fortifications, et les fossés, comblés aujourd'hui, ont été transformés en promenades ombragées qui font le tour de la ville.

A un kilomètre au Nord s'élève la maison centrale d'*Eysses*, établie sur l'emplacement d'une ancienne abbaye de bénédictins.

Eysses tire son nom d'une station militaire établie sur la voie romaine qui conduisait à Divona, et qui portait le nom de *Excissum* ; une tour de cette époque subsiste encore. La maison centrale d'*Eysses* reçoit les détenus des onze départements voisins, et on y compte ordinairement de 1100 à 1200 détenus.

La voie romaine, qui passe à *Eysses*, se poursuit du côté de *Sainte-Livrade*, point où l'on voit encore des restes de la chaussée. Plus tard, *Sainte-Livrade* devint aussi une bastide fondée par Jean de Grailly, sur un emplacement cédé par l'abbaye de Chaise-Dieu. Ici, la place avec arcades, la cornière qui se rencontre ordinairement au centre des basti-